

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LA  
REVUE CANADIENNE  
1893

LA  
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

29<sup>e</sup> ANNÉE

1893

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, PROPRIÉTAIRES-ADMINISTRATEURS  
256 et 258, rue Saint-Paul  
MONTRÉAL, CANADA



HENRI HOFMANN.

LA NUIT SAINTE A BETHLEHEM.



IEUX, soyez attentifs ! Et toi, prête l'oreille,  
Terre, où va se passer l'ineffable merveille !  
A la cité des rois, Bethléem-Ephrata,  
L'édit impérial convoque tout Juda.  
Et Marie et Joseph, l'auguste patriarche,  
Pour s'y rendre à leur tour, ont dû se mettre en marche,  
Dociles instruments de l'éternel dessein.

Avec le doux fardeau qu'elle porte en son sein,  
Non, elle ne craint pas, la Vierge bienheureuse,  
D'affronter en chemin la saison rigoureuse.  
Et pourquoi craindrait-elle ?... A toute heure, en tout lieu,  
Ne marche-t-elle pas sous l'égide de Dieu,  
De Celui qui d'un mot sait calmer les tempêtes,  
Fait briller à son gré son soleil sur nos têtes  
Et dans tout l'univers parlant en souverain  
Commande aux éléments de faire un jour serein ?...  
Ne marche-t-elle pas sous l'escorte des anges  
Celle qui doit régner sur leurs saintes phalanges ?  
Aussi, jamais pour eux, durant ces jours bénis,  
Plus de sérénité dans les cieux infinis...  
Au loin, partout régnait une paix souveraine :  
On eût dit que le vent retenait son haleine,  
Que le soleil avait de plus brillants rayons,  
Le val moins d'accidents, moins d'âpreté les monts.

La Vierge revoyait alors à son passage  
 Tous les lieux parcourus dans son premier voyage  
 Le Thabor, le Carmel, l'Ebal, le Garizim,  
 Magdal, Sichem, Endor, Samarie et Naïm,  
 La plaine d'Esdreton, le val du Térébinthe,  
 Béthanie et Dothan, Mambré, Sion la sainte,  
 Les rives du Jourdain ; mais avec quel bonheur  
 Elle voit Bethléem blanchir sur la hauteur !...  
 Au coucher du soleil, ils ont quitté la plaine  
 Et gagné la cité qui de rumeur est pleine...  
 Sous un toit où leur corps se repose abrité,  
 Ils vont quêtant partout une hospitalité,  
 Mais en vain... Cependant il leur faut un asile  
 A ces doux étrangers que tout le monde exile...  
 Ils sont pauvres..., partant obscurs et méprisés...  
 Et par tous ces refus leurs deux cœurs sont brisés.  
     " Quoi ! les renards ont leur tanière,  
     Les oiseaux du ciel ont leurs nids...  
 Le Fils de l'homme seul, le maître de la terre,  
 Et sa mère d'amour partout seront bannis !"  
 Monde, si tu savais à qui tu fais injure !  
 O honte ! moins que toi la pierre sera dure !...  
 Une grotte est là-bas creusée en un rocher :  
 Pour le couple béni, c'est l'asile cherché.  
 Refuge des pasteurs pendant les nuits d'orage,  
 Un bouquet d'oliviers de ses rameaux l'ombrage  
 Les vignes d'Engaddi s'étalent à l'entour  
 Sur les coteaux baisés par les chaleurs du jour.  
 O grotte encor sans nom ! transformée en étable,  
 Tu vas donc devenir le palais véritable  
 Du Maître souverain de la terre et des cieux !  
 Mais voici que la nuit aux champs silencieux  
 Descend..., nuit lumineuse et d'un calme mystique  
 Où pourra résonner le céleste cantique,  
 Nuit bénie à jamais, messagère du jour  
 Splendide, où doit briller le miracle d'amour !  
 Jamais, depuis les jours d'Adam, jours de colère,  
 Tant de regards au ciel n'avaient cherché la terre ;  
 Jamais tant d'astres d'or dans le bleu firmament  
 Et sur les champs d'Ephrath tant de rayonnement !...

C'est sur l'humble cité, c'est là, sur la caverne,  
Que la lumière afflue, et là qu'on se prosterne ...  
Que se passe-t-il donc ? ... Ecoutez ! Minuit sonne ...  
D'un bonheur inconnu la nature frissonne ...  
Au-dedans, tout à coup la grotte respandit  
Des rayons éclatants tombés du paradis.  
Voyez les monts joyeux tressaillir d'allégresse,  
La mer battre des mains dans une sainte ivresse,  
Malgré l'hiver, les fleurs comme au printemps s'ouvrir,  
En signe de bonheur les animaux bondir,  
Les arbres envoyer d'odorantes haleines,  
Jaillir spontanément de nouvelles fontaines  
Et les cieux s'entr'ouvrir ! ... et la céleste cour  
Entonner dans les airs le cantique d'amour ! ...  
Tandis qu'en la cité tout se tait, tout sommeille,  
Dans les champs, des bergers vont prolongeant leur veille  
Autour de leurs troupeaux, près de la tour d'Eder.  
Un archange descend par le ciel doux et clair ...  
Une lueur de feu soudain les environne ...  
Il est là devant eux ... Alentour tout rayonne  
De la clarté divine ... Ils tremblent de frayeur ...  
Alors : " Ne craignez point, dit l'ange du Seigneur,  
Je viens vous apporter l'étonnante Nouvelle,  
Le message divin, la joie universelle :  
Ce soir, à Bethléem, le Christ Sauveur est né ! ...  
Là-bas, vous trouverez l'Enfant, le Dieu donné,  
Couché dans une crèche, enveloppé de langes."  
A l'ange se joignit une autre troupe d'anges  
Qui chanta : " Gloire à Dieu dans le plus haut des Cieux,  
Et sur la terre paix aux hommes en tous lieux !"  
Bientôt de Jéhovah parut toute l'armée  
Qui remplissait de voix l'atmosphère enflammée :  
" Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! " Les anges disparus,  
A la crèche aussitôt les bergers accourus  
Trouvent l'Enfant divin souriant dans ses langes,  
Comme le leur avait annoncé l'un des anges,  
Et Marie et Joseph à genoux, radieux,  
Priant et contemplant le doux Maître des Cieux.  
Oh ! qu'elle est belle ainsi la mère de tendresse,  
Prosternée, adorant l'enfant qu'elle caresse,

Son fils et son Seigneur, le Sauveur des humains,  
Qui vers elle, riant, tend ses petites mains!...  
Ce fruit d'elle est tombé, comme la grappe mûre,  
Comme un lis, sans effort, sans laisser de souillure...  
O mystère d'amour!... De cet enfantement  
La nature étonnée est en ravissement...

J. B. DE M.





## A NOS LECTEURS.

---

Vingt-neuf ans ! c'est déjà un âge fort respectable pour une revue au Canada, où les plus viables n'ont atteint que difficilement leur quatrième année.

La REVUE CANADIENNE a heureusement surmonté les accès de langueur dont elle a eu à souffrir quelquefois. Aujourd'hui elle entre pleine de vigueur et de santé dans une phase nouvelle de son existence.

Dans son désir de bien faire, elle a cherché et trouvé un éditeur dont le nom fût une garantie de son succès futur. Elle a fait appel aux écrivains les plus distingués du Canada ; et pour leur offrir un cadre digne de leurs écrits, elle a revêtu une toilette toute nouvelle.

Sous l'égide de son nouvel éditeur elle prend son vol vers la mère patrie, où elle fera mieux connaître et mieux apprécier cette nouvelle France que, pendant longtemps, on avait oubliée là-bas.

Fidèle à sa triple devise : *Religioni, Patriæ, Artibus*, la REVUE CANADIENNE entend, comme par le passé, rester en dehors de tous partis politiques. Son seul désir étant de réunir tous les enfants de notre cher Canada dans la culture du Vrai, du Bien et du Beau, en même temps que de la belle langue française, qui plus que toute autre chose a contribué à faire connaître et aimer la France dans l'univers entier.

Comme ce premier numéro le fait assez voir, elle entend donner plus de place que par le passé aux beaux-arts. Elle est heureuse de pouvoir offrir aujourd'hui à votre admiration une de ces belles productions de l'école qui de nos jours a renouvelé les traditions de l'art des Fra Angelico, des Gozzoli et des Pérugin, tout en y ajoutant les formes plus savantes de l'art moderne.

Comme elle est vraiment pieuse, admirable d'onction et toute radieuse d'expression céleste, cette maternité de l'Enfant-Dieu que nous montre Henri Hofmann !

Nous avons eu le bonheur de trouver un poète dont la lyre fût à l'unisson du pinceau de l'artiste, et nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que d'ajouter ses accords à ceux des anges du peintre.

Chaque livraison apportera à nos abonnés une gravure artistique : reproduction d'une œuvre d'art toujours, — souvent en même temps d'un chef-d'œuvre de l'art de la gravure au burin. Des pro-

cédés nouveaux nous permettant de reproduire, avec toute leur perfection et leur finesse, les traits de cet art si difficile, mais si admirable aussi quand il est l'œuvre d'artistes tels que les Boucher-Desnoyer, les Gérard et les Dupont. Hâtons-nous de les multiplier, de les collectionner, ces belles gravures : bientôt ces procédés, auxquels nous devons de pouvoir les répandre plus facilement, seront peut-être le tombeau de cet art si long et si coûteux ; car ils permettent de reproduire les dessins originaux eux-mêmes, comme nous l'avons fait aujourd'hui.

Sous le titre de *l'Idylle des Ranches* nous avons la bonne fortune de pouvoir donner aujourd'hui la primeur d'une charmante nouvelle, extraite d'un récit de voyage de Québec à Victoria, que l'honorable juge Routhier doit bientôt publier. Nos lecteurs connaissent déjà par les deux volumes intitulés *A travers l'Europe*, tout l'intérêt que M. Routhier sait mettre dans ses récits de voyages ; mais nous osons affirmer que celui-ci l'emportera sur ses devanciers. Nous leur conseillons donc de se procurer ce beau livre dès qu'il sera mis en vente.

Enfin nous pouvons annoncer qu'avec notre livraison de février nous commencerons la publication d'un roman historique, intitulé : *les Bastonnais*. Le sujet est une épisode de l'invasion du Canada par les Américains en 1775-1776. Œuvre d'un de nos écrivains les plus distingués, M. J. Lespérance, il offre un intérêt tout particulier par l'exactitude des faits historiques qui y sont rapportés, par la beauté des descriptions, par la réalité et le pittoresque des scènes de mœurs canadiennes qui y sont décrites, et enfin, par la noblesse des sentiments et des caractères de ces vieux Français qui, ne pouvant se résigner à vivre sous la domination anglaise, s'écrient : "Devons-nous donc être considérés comme des traîtres, parce que nous aimons chèrement notre mère-patrie et détestons les loups qui sont venus nous ravir notre héritage ?"

Ajoutons que l'auteur, sans flatter ni les uns ni les autres, a su ménager habilement toutes les susceptibilités, de manière à ce que ni les Français, ni les Anglais, ni les Américains ne puissent se plaindre d'avoir été jugés injustement.

ALPHONSE LECLAIRE.

# DES PRINCIPES PROTESTANTS

## DANS L'ÉDUCATION <sup>(1)</sup>

(2<sup>e</sup> ARTICLE.)

### III

**L**e protestantisme, il faut le reconnaître, a été un grand mouvement d'émancipation, d'affranchissement. C'est l'affranchissement de la raison rejetant le joug de la foi, se révoltant contre Dieu et lui disant dans les propres termes du prophète : *non serviam*, je ne t'obéirai pas. Séparation terrible, dont il nous faut ici mesurer les conséquences. Ainsi détourné de Dieu, où va l'homme ? S'il s'éloigne du ciel c'est pour retomber vers la terre. Car nous sommes ainsi faits que notre vie est un amour perpétuel, et notre attachement aux choses périssables croît précisément dans la mesure dans laquelle diminue en nous l'amour des choses éternelles. Sollicitée de part et d'autre comme par deux attractions contraires, la volonté humaine n'obéit à l'une qu'en résistant à l'autre.

Le protestantisme donc, ayant arraché l'homme à Dieu, le rejette tout entier vers la terre. Il éteint en lui la vie surnaturelle et le plonge dans la vie naturelle, corporelle. Mais cet homme est plus qu'un corps, il a une âme, et dans cette âme un besoin d'infini que les biens purement matériels ne peuvent jamais combler :

...malgré moi l'infini me tourmente,

disait l'infortuné Musset. Cette âme réclame, elle exige : il lui faut un Dieu, non pas un Dieu inaccessible et quasi sans culte, comme est le Dieu des protestants, mais un Dieu qu'elle puisse atteindre et un culte où elle puisse mettre son dévouement et son enthousiasme. Le protestantisme y a songé ; il lui a trouvé un Dieu et un culte : son Dieu sera la nature, son culte la science.

Et voilà l'origine de ce grand mouvement scientifique au milieu duquel nous vivons. C'est là, et pas ailleurs, qu'il faut en chercher

(1) Pour la 1<sup>re</sup> partie de cette étude, voir la page 303 de la *Revue Canadienne*, année 1892.

l'explication. Un profond penseur et philosophe, le jésuite allemand Kleutgen, constate ainsi cette vérité: "Depuis la révolte de Luther et des autres hérésiarques contre l'Eglise, les hommes animés de l'esprit moderne ne cherchaient qu'à secouer le joug de Jésus-Christ, pour mettre à la place de la foi qui exige le renoncement et la soumission, la science qui enflé et ôte tout frein au sensualisme" (1). Et cela leur allait d'autant mieux que, les sciences se mettant volontiers au service de la matière, leurs progrès développent l'industrie et par là le bien-être matériel, le confortable, le luxe. L'homme, par conséquent, s'attache davantage à la terre, s'éloigne davantage de Dieu, et le protestantisme atteint son but. Et quand je parle ici du protestantisme, j'y puis comprendre le rationalisme et toutes les formes d'infidélité si communes de nos jours.

Il n'est pas nécessaire d'observer beaucoup ce protestantisme ou ce rationalisme pour constater que c'est bien là sa tendance constante et le but de tous ses efforts. C'est pour cela qu'il affecte tant de mépris pour la foi et qu'il exalte tant la science. Ces siècles de foi qui forment le moyen-âge, il les a surnommés âges de ténèbres, *the dark ages*, — et il est de mode parmi les écrivains protestants de n'en pas parler autrement, — tandis qu'on appelle notre siècle : le siècle des lumières.

On sait d'ailleurs comment il a partout détruit la foi dans les cœurs. "Si l'on considère, dit un auteur américain, quel idéal de civilisation ont adopté les puritains et les rationalistes, quel mépris ils font de l'élément spirituel et moral, quel avantage ils donnent à la matière, on comprendra pourquoi, aux Etats-Unis, le sentiment religieux est tombé si bas" (2). Aujourd'hui cette ruine est partout achevée. Au XVII<sup>e</sup> siècle elle ne l'était pas encore, mais longtemps d'avance on avait pu la prédire et Bossuet redisait aux protestants de son époque: "Dès que vos auteurs ont paru, on leur a prédit qu'en ébranlant la foi des articles déjà reçus et l'autorité de l'Eglise et de ses décrets, tout, jusqu'aux articles les plus importants, jusqu'à celui de la Trinité, viendraient l'un après l'autre en question; et la chose était évidente" (3). Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les diverses confessions protestantes pour constater la triste réalisation de cette prédiction: le protestantisme a ruiné la foi.

(1) *La Philosophie scolastique*, traduction du R. P. Constant Sierp, 7<sup>e</sup> dissert., chap. I, tome III, p. 241. Paris, 1869.

(2) E. E. Marcy, A. M., *Christianity and its conflicts*, chap. xxxi, p. 436. New-York, 1867.

(3) *Premier avertissement aux protestants*.

Mais au contraire quelle impulsion il a donné à la science ! Ces grands génies, ces hommes illustres qui ont été à l'origine du mouvement scientifique, ce sont presque tous des protestants. Newton et Leibnitz, Linné et Cuvier, la famille des Bernoulli, Haller, Estienne et bien d'autres étaient protestants ; d'autres étaient incrédules, — c'est la même chose, — par exemple d'Alembert, Maupertuis, Condorcet, Lamarck, les encyclopédistes en général et les savants de la Révolution française. Or le protestantisme n'a tant exalté la science que pour la dresser en face de la foi comme une rivale ou une ennemie perpétuelle.

Ainsi s'explique cet antagonisme, autrement inexplicable et aujourd'hui si marqué entre la science et la foi. De là vient que les catholiques ont si souvent à rappeler cette vérité, pourtant évidente, qu'entre la science et la foi il ne saurait y avoir de véritable opposition. Le concile du Vatican a cru devoir la répéter lui-même : *nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest* (1).

Voilà pourquoi nous avons toutes ces apologies modernes qui tâchent de rétablir l'accord entre ces deux ordres de vérités. Ce sont les *Splendeurs de la Foi* de l'abbé Moigno, l'*Apologie scientifique de la Foi chrétienne* par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, ou le *Bon sens de la Foi* par le R. P. Caussette, ou encore *la Religion en face de la science* par M. l'abbé Arduin, et tant d'autres.

De là encore ces maximes que l'on rencontre assez communément dans les ouvrages modernes : “ La science juge de tout et n'est jugée par personne. ” “ La science ignore le Christ ; elle ignore Dieu ” (2). De là cette philosophie (?) soi-disant *positive*, qui prétend ? être le dernier mot de la raison humaine, et qui définit le “ savoir humain ” : l'étude des forces qui appartiennent à la matière et des conditions ou lois qui régissent ces forces ” (3). De là ces théories subversives qui attaquent la foi et que l'on colporte partout sous le faux nom de science : le darwinisme, l'évolutionnisme, le monisme, que sais-je ?

Et Châteaubriand n'a pas entendu autre chose quand il a écrit : “ La Réformation fut, à proprement parler, la vérité philosophique qui, revêtue d'une forme chrétienne, attaqua la vérité religieuse ” ; car pour lui : “ La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte ”, et “ la vérité philo-

(1) *Constit. de Fide*, cap. iv.

(2) Voir Dom Benoit, *les Erreurs modernes*, 2<sup>e</sup> édition., 1887 ; t. I, p. 190.

(3) Littré, cité par le P. de Bonniot dans *les Malheurs de la philosophie* ; Paris, 1879 ; p. 21.

sophique est la triple science des choses intellectuelles, morales et naturelles" (1). Oui, surtout naturelles, car les protestants adorent la nature au moins à l'égal de Dieu. Franklin, ayant perdu son frère, s'en console en disant que " telle est la volonté de Dieu et de la nature " (2).

Or le protestantisme ayant fait son Dieu de la nature et sa religion de la science, ayant mis la science au-dessus de tout, il était naturel qu'il s'efforçât de détruire l'ancienne éducation trop favorable à la foi, et qu'il la remplaçât par l'étude des sciences. Il l'a fait ; et, pour notre malheur, il n'a que trop réussi. Il a imprimé aux études cette direction vers les sciences et il a détourné ainsi les esprits des études religieuses.

C'est là d'abord une conséquence évidente de la prépondérance donnée aux sciences dans la vie humaine. Mais c'est aussi un fait ; et cette transformation des études inaugurée à la Réforme se poursuit de nos jours avec une effrayante rapidité. Nous en savons quelque chose, nous éducateurs catholiques, qui avons un plan d'études organisé d'après les anciens systèmes ; nous savons ce qu'il en coûte pour transformer, sacrifier tout en les ménageant le plus possible ces véritables études et cette solide formation.

Tandis que les anciennes universités ne connaissaient pas d'autre éducation que celle des études classiques, où les langues anciennes et les littératures étaient les seuls éléments de formation, et qu'elles couronnaient ces études par celles de la philosophie et des sciences, l'esprit moderne a organisé des universités où les cours de sciences sont tout et les cours de lettres à peu près rien. Telles les universités fondées récemment aux Etats-Unis, par exemple celle d'Ann Arbor (Michigan), vaste agglomération d'écoles scientifiques, d'où les vraies études classiques sont presque bannies. Là les écoles qu'on appelle aujourd'hui *professionnelles* font partie constituante de l'université : ce sont des Facultés nouvelles qui remplacent les anciennes. Et sans aller si loin, l'Université McGill, à Montréal, n'a-t-elle pas sa Faculté des sciences appliquées (*Faculty of applied science*) qui n'est, après tout qu'une Faculté d'Ecoles professionnelles ? L'Université Laval ne s'est-elle pas adjoint l'Ecole polytechnique, qui n'est qu'une école de génie civil ? Ceci soit dit sans blâmer, et simplement pour constater combien le mouvement est général. Chez les protestants il est naturellement plus marqué.

(1) *Etudes historiques*. Préface, exposition.

(2) *Lettre à miss Hubbard*, dans ses *Œuvres morales* publiées à Bruxelles ; 1842 ; p. 37.

A l'Université de Berlin, par exemple, en 1870, on a mis sur le même pied, pour les cours de sciences et de langues modernes, les étudiants des collèges classiques et ceux des écoles scientifiques où l'on ne prend qu'une teinture de latin. Nous reviendrons plus loin sur les résultats de cette mesure.

A l'Université d'Oxford, encore si conservatrice comme toutes les institutions anglaises, on peut aujourd'hui arriver aux degrés avec la connaissance d'une seule des deux langues classiques, latin ou grec. Il est permis de prévoir le jour, assez prochain, où l'on pourra être dispensé des deux. Et c'est là le château-fort des études classiques en Angleterre, Cambridge étant par excellence l'école des sciences exactes.

L'Université de Toronto permet aux élèves qui se destinent aux carrières scientifiques de remplacer l'étude du grec par celle de l'allemand. J'ai connu un professeur très distingué, excellent chimiste, qui avait suivi ce cours et ne savait pas un mot de grec.

L'Université du Manitoba dans ses derniers programmes a adopté la même méthode. Le candidat à l'examen d'inscription (*preliminary*) a le choix entre les quatre groupes suivants: (a) grec, (b) français et allemand, (c) français et botanique, (d) allemand et botanique. Il en est de même à l'examen suivant (*previous*) où il peut opter entre (a) grec, (b) français et allemand, (c) français et physiologie, (d) allemand et physiologie. Pour les candidats de langue française l'anglais remplace le français. A partir de l'année prochaine, les examens ultérieurs seront modifiés dans le même sens. On voit bien ici la tendance protestante nettement accusée: le latin reste obligatoire parce qu'on n'ose pas encore rompre ouvertement avec toutes les traditions, mais le grec est remplacé, si l'élève le juge à propos, par une science escortée d'une langue moderne.

L'enseignement des collèges plus élémentaires est modifié de même. On sait que les *High Schools* des protestants ont scindé depuis longtemps leurs cours en deux sections, l'une pour les lettres, l'autre pour les sciences. L'Université de France a fait de même, et ses nouveaux programmes, fruit d'un rationalisme essentiellement protestant, consacrent cette séparation. Ils ont inauguré, d'après la loi du 21 juin 1865, l'*enseignement spécial*, qui dispense des études classiques et les remplace par celles des sciences et des langues modernes. Cet enseignement a son baccalauréat particulier, et s'impose de plus en plus.

On le voit, c'est toujours et partout la même idée directrice: favoriser l'étude des sciences aux dépens des études classiques,

éliminer peu à peu les langues anciennes et introduire à leur place l'étude des sciences de la nature. Voilà où l'on veut nous amener. Voilà le mouvement protestant, dans lequel certains catholiques se sont lancés à corps perdu et où l'on nous presse d'entrer. "Vous n'êtes pas dans le mouvement," nous crie-t-on de toutes parts; "mettez-vous donc au niveau des progrès modernes." Il y a donc lieu de nous demander sérieusement: est-ce là une transformation désirable? Et si du moins nous pouvions, sans préjudice de notre foi, adopter les études scientifiques en les rendant chrétiennes, ne serait-ce pas faire faire à l'éducation un véritable progrès? C'est ce qui nous reste à examiner.

#### IV

Ce n'est pas ici le lieu, ni le temps d'entrer dans une étude approfondie de cette question. Je ne prétends pas refaire le travail consciencieux et érudit de Mgr Dupanloup qui en a fait une étude presque complète (1). En commençant, j'ai indiqué d'un mot le vice fondamental de l'éducation scientifique: elle détruit le fond même et l'essentiel de l'éducation pour n'en conserver que l'accessoire. Voilà la seule assertion qui me reste à justifier.

Il y a dans l'éducation de l'homme deux éléments: la formation et l'instruction. Le premier est intime, il modifie l'homme lui-même, il affecte son caractère, la trempe de son esprit, ses qualités personnelles: c'est l'élément essentiel. Le second est tout accidentel et accessoire: c'est un amas de connaissances que l'homme possède à peu près comme il possède son argent ou sa maison; cela n'affecte en rien sa personne. Le premier est durable et persiste toute la vie, le second varie avec les circonstances, les besoins, et suivant les caprices de la mémoire. John Todd, tout protestant qu'il était, a parfaitement tracé la limite qui les sépare: "In the period which belongs to you as a student, it is not important that you should try to lay up a vast amount of information... The object now is to *fit the mind* for future acquisitions and future usefulness. The magazine will be filled soon enough, and we need not be too anxious to fill it while we are getting it ready for use." etc. (2). Rien n'est plus vrai, et tout en distinguant bien les deux

(1) *De la Haute Education intellectuelle*, tome I, liv. I, ch. v; tome II, liv. III, ch. v.

(2) *The Student's Manual*; London, 1839; ch. I, p. 21.



éléments de l'éducation, il fait voir clairement quel est le principal et quel est l'accessoire.

Or tandis que l'éducation par les lettres donne les deux, formation et instruction, l'étude des sciences est de sa nature impuissante à donner l'élément principal : la formation. Bien plus, elle déforme, elle exerce une action positivement délétère sur l'intelligence du jeune homme. Afin de bien comprendre cette vérité, élevons-nous un peu plus haut.

L'éducation,—la formation devrais-je dire, mais c'est au fond la même chose,—consiste essentiellement en un développement normal et harmonieux de toutes les facultés. Pour qu'il y ait vraie éducation il faut, par conséquent, que chaque faculté soit développée, et développée à sa place. Les facultés morales et intellectuelles doivent rester au-dessus des facultés sensibles et corporelles ; il faut qu'elles les dominent et que les autres leur soient subordonnées. Sans cet ordre, pas de vraie éducation. Le renverser, c'est renverser l'éducation même, c'est faire de l'homme raisonnable un être purement matériel,—passez-moi l'expression—une brute. Or c'est ce que fait l'éducation scientifique : elle subordonne l'intelligence à la matière, elle met l'esprit au service du corps. Oui, les études scientifiques, par leur nature, attachent l'intelligence à la matière. Elles développent cette intelligence, oui, mais dans une sphère qui n'est pas la sienne et qui est toute au-dessous d'elle. Elles l'affaiblissent donc, la diminuent, la ravalent.

Et en effet ces études, ces travaux, ces découvertes scientifiques dont se targue notre siècle, quel est leur but ? A quoi tendent-ils ? Ils vont à augmenter le bien-être matériel, à rendre plus aisée la vie du corps. Et c'est là tout. On dit aujourd'hui : c'est plus utile pour la *vie pratique*. Eh ! bien, qu'est-ce enfin que cette *vie pratique* ? qu'entend-on par là ? La vie du corps, rien autre chose. Et les faits, dont nous avons tous les jours le spectacle sous les yeux, ne le montrent-ils pas ? A quoi a abouti toute cette chaleur pour les sciences qui fait bouillonner l'esprit humain depuis deux siècles ? A-t-elle perfectionné la vie morale, la vie intellectuelle ? Non, tout ce mouvement n'a profité qu'à la vie matérielle ; il a abouti à ce grand développement d'industrie qui caractérise notre époque. Il a produit la machine à vapeur, le télégraphe, les chars électriques, etc., mais quel peuple a-t-il rendu meilleur ? quels penseurs a-t-il formés ? quels génies a-t-il développés ? Des génies comme Auguste Comte, des penseurs comme Bentham, des théoriciens comme Darwin. Après tout, la morale utilitaire c'est la morale de la matière et des sens. “ Pourquoi la vie est-elle un bien, dit Ben-

tham, sinon parce qu'elle nous procure des plaisirs? Et en quoi consiste le bonheur, sinon dans les divertissements? Je ne sais plus ce que c'est que la vertu, dès que vous la séparez de l'idée de plaisir, d'intérêt, etc." (1). Aussi ne se gêne-t-il pas pour renverser toutes les notions admises jusqu'à lui et changer radicalement le sens commun du genre humain " Il ne faut pas s'étonner, dit-il, si nous avons rangé parmi les crimes certaines actions que les stoïciens et les dévots ont mises au nombre des vertus. Ainsi nous appelons crimes de la première espèce contre soi-même les jeûnes, la continence excessive, les macérations; crimes de la seconde espèce les craintes religieuses...., les privations ou pratiques pieuses fondées sur un vœu, les pèlerinages entrepris par vœu, etc." (2). A quoi mène l'adoration de la matière!

Cette tendance toute matérialiste de l'éducation scientifique se manifeste souvent avec une merveilleuse clarté. Les Anglais, par exemple, peuple à l'esprit pratique, se sont dit qu'après tout ce n'est pas la peine de tant étudier pour arriver au bien-être corporel; autant vaut y aller tout droit et viser avant tout au développement du corps et à l'éducation physique. A preuve le règlement de la journée à l'Université d'Oxford. L'étudiant consacre environ trois heures de sa journée au travail, de 10 heures du matin à 1 heure après-midi. Les cinq heures qui suivent, de 1 heure à 6 heures, sont consacrées aux jeux et aux exercices du corps. Puis vient le dîner; et la soirée, jusque vers 10 heures ou minuit se passe en amusements, en parties de vin, etc. Seuls, les plus studieux, les *honour men* trouvent moyen de dérober quelques heures de la veillée au profit de leurs études (3).

Qu'il nous suffise de ces exemples pour constater la tendance de l'éducation scientifique; faire travailler l'intelligence pour le corps, la subordonner aux besoins matériels de l'homme. Qui ne voit le désordre de cette subordination? qui ne comprend que c'est là rapetisser l'intelligence? la faire esclave de ce qu'elle devrait dominer et la soumettre à qui doit la servir? renverser enfin les rôles établis par la sagesse du Créateur?

L'éducation littéraire, au contraire, crée à l'intelligence une sphère qui lui est propre, au-dessus de la sphère des intérêts matériels. Là elle lui donne un libre essor; elle lui offre des études à

(1) *Œuvres de Bentham*; Bruxelles, 1839; tome II, p. 166.

(2) *Ouv. cité*, tome I, pp. 39 et 320.

(3) *Études religieuses*, mai 1892.

elle, faites, pour ainsi dire, à sa mesure, nobles et surtout indépendantes, ne relevant de rien ici-bas et n'étant au-dessous de rien, si ce n'est des choses surnaturelles. Ainsi relevée, rehaussée, l'intelligence s'agrandit, elle s'ouvre aux vérités morales, qui sont d'autant au-dessus des vérités intellectuelles que celles-ci au-dessus des choses matérielles. La conscience s'affranchit de l'asservissement utilitaire, elle conçoit qu'il est pour l'homme d'autres biens que ceux du corps, d'autres études que les sciences de la matière. Elle s'applique à la connaissance des devoirs de l'homme envers Dieu, la famille et la patrie, elle s'ouvre enfin aux aspirations vers une vie meilleure et vers un bonheur que la terre ne connaît pas. Sainte splendeur du bien, incomparablement plus belle que la splendeur du vrai ! Là s'allume la flamme du génie, là aussi naissent les grandes pensées et les généreux dévouements.

Aussi Villemain a-t-il pu dire que " l'éducation par les lettres est la seule éducation complète de l'homme moral " (1).

Mais il ne suffit pas sans doute de raisonner pour vous convaincre que l'éducation scientifique, bien loin de former, déforme. J'ai prouvé que cela doit être ; prouvons que cela est. Les faits vous montreront eux aussi, je l'espère, combien l'étude des sciences est inférieure à celle des lettres au point de vue de la véritable éducation. Leur langage est éloquent.

A la fin du siècle dernier la France voulut en faire l'expérience. C'était une inspiration révolutionnaire. " Ce nouveau plan d'enseignement public, dit M. A. Poirson, où prédominaient les sciences mathématiques, produisit les résultats les plus déplorable... En 1800, les examens... apprirent au pays épouvanté que des sujets prêts à entrer dans les fonctions publiques se trouvaient hors d'état de rendre leurs idées " (2).

Au commencement du siècle, la Bavière fit un essai analogue suivi des mêmes résultats. " Dans les écoles, dit le Professeur Thiersch, la littérature ancienne fut seulement tolérée... ; on y fit prédominer les sciences physiques, naturelles et mathématiques... Le résultat fut qu'on ne parvint pas même à la médiocrité " (3).

En 1870, en Prusse, essai d'un autre genre. Le gouvernement obligea l'Université de Berlin à admettre sur le même pied, pour

(1) *Cours de littérature*, tableau du XVIII<sup>e</sup> siècle, 10<sup>e</sup> leçon.

(2) Cité par Mgr Dupanloup, *De la Haute Éducation intellectuelle*, tome I, liv. I, ch. v.

(3) *Ueber gelehrte Schulen*, 1826.

les cours de sciences et de langues modernes, les élèves des collèges classiques et ceux des écoles scientifiques où l'on n'enseigne que les sciences et les langues modernes avec une teinture de latin. Pendant dix ans, de 1870 à 1880, on recueillit les observations des professeurs sur la force relative des élèves de ces deux catégories, observations d'autant plus importantes qu'elles étaient faites avec soin, par des hommes expérimentés, et qu'elles portaient sur un grand nombre de jeunes gens. Or les professeurs des cours de sciences furent à peu près unanimes à reconnaître que dans les commencements les élèves des écoles scientifiques, qui avaient plus de connaissances acquises, dépassaient ceux des collèges classiques, mais ceux-ci ne tardaient pas à dépasser à leur tour les élèves des écoles de sciences, et gardaient ensuite leur avance jusqu'à la fin, en sorte qu'aux examens de fin d'année les élèves de classiques étaient invariablement les premiers et remportaient tous les prix (1).

Ce qui est d'autant plus remarquable que la concurrence avait lieu sur les matières mêmes qui devaient donner l'avantage aux élèves de sciences. Cette curieuse expérience montre donc que, même pour l'étude des sciences, la formation la meilleure est encore celle des lettres et non pas celle des sciences. Elle justifie pleinement la parole de Cuvier, que " les connaissances appelées littéraires sont une condition nécessaire de tout progrès dans les sciences."

Des observations analogues aux précédentes ont été faites à l'Université McGill par M. le professeur Johnston. Là aussi, il existe des cours de sciences auxquels sont admis simultanément des élèves ayant reçu la formation littéraire, et d'autres la formation scientifique. Ces cours, c'est M. Johnston lui-même qui en est chargé. Or, " quoiqu'il arrive parfois, dit-il, que les meilleurs élèves de l'une des catégories soient tout aussi forts que ceux de l'autre, néanmoins, à considérer l'ensemble, il est impossible de méconnaître la supériorité des élèves de classiques. Je fus si frappé, ajoute-t-il, de cette inégalité dont la cause m'était alors incon-

(1) "They were almost unanimous in pronouncing the marked superiority of the classical men, and the professors of the sciences made a statement to the following effect:—That although at the beginning of the University Course, the pupils of the science schools, from their wider knowledge of scientific facts acquired in school, took rank above the classical men, yet the relation was soon reversed, and, as Professor Hofmann said, given equal abilities, the classical men invariably carry off the honours in the end." Discours de M. Johnston, professeur à l'Université McGill, reproduit dans *The Gazette*, n° du 8 mai 1884.

nue, que pour la bien constater je me mis à assigner aux élèves des deux catégories des places distinctes dans la salle des cours, afin de mieux m'assurer du fait. Tous les ans, je pus constater les mêmes résultats. Les notes d'examen confirmèrent mes observations" (1).

Me sera-t-il permis d'ajouter ici que mes remarques personnelles, toutes restreintes qu'elles sont, viennent à l'appui de cette loi. J'ai connu des collèges de deux types distincts, les uns où le programme d'études est encore foncièrement classique, les autres où, par la force des circonstances, il est devenu à moitié scientifique. Et j'ai pu y constater maintes fois que, toutes choses égales d'ailleurs, les jeunes gens qui avaient reçu une bonne formation classique étaient mieux formés, plus développés, plus aptes même aux études scientifiques que ceux qui avaient commencé les sciences de bonne heure et y avaient consacré une notable partie de leur temps. Un de ceux-ci, esprit observateur, en faisait un jour la remarque à un laïque de mes amis aussi distingué par ses talents que par son expérience en matière d'éducation. Pouvez-vous m'expliquer, lui demandait-il, comment il se fait que les jeunes gens avec qui je me suis trouvé, et qui certainement n'étaient pas mieux doués que moi, qui avaient étudié dans un autre collège mais sous les mêmes maîtres, m'étaient si notablement supérieurs? L'interlocuteur, qui s'y connaissait, n'eut pas de peine à lui en signaler la cause: ils avaient eu un vrai cours classique, lui dit-il; vous, vous avez eu un cours à demi scientifique.

Des protestants même, hommes il est vrai d'une rare impartialité, les auteurs du *Picturesque Canada*, n'ont pas craint de reconnaître cette vérité, et d'attribuer à nos études classiques la supériorité au Parlement de nos orateurs canadiens-français sur leurs collègues anglais: "The French-Canadian members, in consequence probably of the classical training that is the basis of their education, are far superior to their English-speaking *confrères* in accuracy of expression and grace of style. Even when they speak in English these qualities are noticeable" (2). Aussi les journaux anglais, le *Witness* même si je ne me trompe, remarquaient naguère que les deux meilleurs discours anglais prononcés en chambre à l'occasion du jubilé de

(1) Discours cité, voir *The Gazette*, n° du 8 mai 1884. Ce discours a été reproduit dans une brochure publiée à Montréal sur les *Examens pour l'admission à l'étude de la médecine*, pp. 39 et suivantes.

(2) F. A. Dixon, art. Ottawa, in *Picturesque Canada*, edited by G. M. Grant, D.D. of Queen's University. Vol. I, pp. 183-184.

la Reine l'avaient été par deux canadiens-français, MM. Chapleau et Laurier.

Et, on peut le dire, si notre nationalité canadienne-française s'est si admirablement conservée dans des circonstances difficiles où elle eût dû mille fois périr, c'est assurément à la forte organisation de nos études classiques que nous le devons. Grâce à elles nous avons eu toujours des hommes d'un esprit ferme, aux idées nobles, à la parole vigoureuse, capables de comprendre et de défendre nos intérêts. Nous avons dans le sein de notre peuple cette vie intellectuelle si tenace, que rien ne peut éteindre, et qui a résisté merveilleusement contre toutes les tentatives d'anglicisation.

Voulons-nous que cette puissance de conservation, que cette race d'hommes d'Etat et d'orateurs ne s'éteignent jamais parmi nous : conservons nos études classiques. Sachons-le bien, nous disposons là d'une force précieuse qui par un lien intime et mystérieux tient à notre foi elle-même. C'est en perdant la foi que le protestantisme l'a perdue, c'est en tenant énergiquement notre foi que nous la conserverons et que nous la développerons parmi nous. Concluons donc par ces paroles du saint Livre: tous ceux qui se séparent de vous, ô mon Dieu, périront; il m'est bon de m'attacher à Dieu. *Ecce qui elongant se te peribunt;... mihi autem adhærere Deo bonum est.* (Ps. 72, 27.)

J. J., S. J.



# L'IDYLLE DES RANCHES (1)

LETTRES DE JEAN X. A LOUIS P.

---

## PREMIÈRE LETTRE.

PINCHER CREEK, 1 juillet 1892.

Mon cher ami, tu connais le proverbe : Tout chemin mène à Rome,—c'est-à-dire, à la conversion. Eh bien ! il est aussi vrai de dire que tout chemin mène au mariage,—qui est aussi une conversion—Je dis tout chemin, et je pourrais ajouter, surtout celui du Pacifique.

C'est en effet par un chemin généralement doux et pacifique que l'on arrive à ce théâtre de guerres intestines qu'on appelle le mariage.

Tu vois que j'en parle encore comme dans le vieux temps. Affaire d'habitude. Mais, au fond, mes idées sont bien changées.

Tu te rappelles toutes mes diatribes contre les femmes et le mariage. Il y avait en cela—je puis bien l'avouer maintenant—un peu de dépit, causé par un amour malheureux, beaucoup de ce scepticisme léger qu'engendre la vie mondaine, et qui avait fait de moi un blasé.

Je ne voulais plus aimer, et je m'en croyais même incapable. Je posais pour l'insensible. Ah ! le sort s'est bien moqué de moi. Je suis encore aussi sensible qu'un collégien. Mais n'anticipons pas.

Tu sais que j'avais dissipé une grande partie de mon patrimoine, et qu'il n'y avait plus d'avenir pour moi dans la province de Québec. J'y possédais trop d'amis, de ces excellents amis que tu connais, et qui font qu'on est d'autant plus pauvre qu'on en a davantage. Ma réputation avait un peu souffert de ma vie extravagante, et je vou-

(1) Sous ce titre, M. le juge Routhier décrit dans le volume qu'il doit prochainement publier, la région et la vie des *ranches* dans les territoires du Nord-Ouest. Il nous a permis d'en détacher les lettres suivantes, qui seront pour nos lecteurs un vrai régal littéraire.

lais changer de route ; mais je ne le pouvais qu'en changeant de pays, et je dus m'y décider.

Le coup fut rude. Mais tu sais que j'ai toujours passé pour un homme courageux—excepté en fait de mariage. Oh ! là-dessus j'étais d'une lâcheté ! Je manquais entièrement des *grâces d'aveuglement*. Qui le croirait ? je les ai maintenant !

Donc, je réalisai les restes de mon héritage — quelques milliers de piastres—et je partis pour l'Ouest.

Où allais-je ? Je ne le savais pas exactement. A Winnipeg ? à Calgary ? à Macleod ? à Vancouver ?—Oui, j'allais visiter toutes ces villes ; mais j'allais aussi... au mariage.



PINCHER CREEK.

Winnipeg, Calgary, et surtout Vancouver sont de jolies villes qui m'ont plu beaucoup ; mais que pouvais-je y faire ? Chercher un emploi, et y reprendre la vie que je venais de quitter à Québec ? Mais alors ce n'était pas la peine de changer de pays. Non, la ville ne valait rien pour moi, et c'est une solitude que je cherchais.

On me vantait beaucoup les terres du Manitoba, et l'on avait raison : elles sont les plus fertiles du monde. Mais je ne sais pas grand'chose en fait d'agriculture ; et j'ai pensé que je réussirais mieux dans l'élevage des bestiaux.

Il est vrai que j'appelais ainsi plusieurs de mes camarades d'études, et que je n'ai guère réussi à les élever ; mais les quadrupèdes sont plus faciles à dompter que l'homme.

Je parcourus donc toute cette région des *ranches* qui s'étend de Calgary jusqu'à la frontière américaine, et qui se compose de prairies arrosées par toutes les petites rivières qui descendent des Montagnes Rocheuses. L'hospitalité écossaise que l'on a tant vantée, est un des traits caractéristiques de la vie des ranches. Je fus bien accueilli partout, et cette vie libre me plut.



Pendant dix-huit mois, je fus employé comme *cowboy* dans un des grands *ranches* qui avoisinent Macleod. C'est un rude métier, qui comprend bien des genres d'occupation, et qui apprend à tout faire. Tu t'imagines sans doute qu'il consiste à garder les troupeaux, mais ce n'est pas ça du tout. Chaque saison d'ailleurs, et même chaque jour, impose différents genres d'ouvrages. Il faut faire les semences, les foins, les récoltes; il faut couper du bois, le charroyer, réparer ou refaire les clôtures et les bâtisses, dompter les chevaux, traire les vaches, faire la cuisine, etc., etc., etc.

Tout en travaillant durement pour mon maître, je guettais une occasion d'acheter quelque ranche déjà établi, et il y a maintenant deux ans que j'ai acquis un petit ranche, au bord d'une petite rivière, qui se nomme *Pincher Creek*.

J'habite un versant de colline, dans un pli des ondulations qui s'allongent au pied des Montagnes Rocheuses.

Ce n'est plus la prairie, mais ce n'est pas encore la montagne, avec ses flancs couverts de hautes futaies et ses crêtes de rochers nus.

C'est un agréable mélange des deux natures, où la montagne ne cesse pas d'être prairie, et dans lequel des bouquets d'arbres rompent la monotonie et reposent les yeux.

Je continuerai cette description dans ma prochaine lettre; car la malle part dans une heure, et j'ai dix milles à faire à cheval pour me rendre au plus prochain bureau de poste.

Bien cordialement à toi,

JEAN.

## DEUXIÈME LETTRE.

PINCHER CREEK, 8 juillet 1892.

Mon cher ami, tu veux savoir quelle espèce de maison j'habite. Il est certain que ce n'est pas un palais. Presque toutes les habitations des ranches se ressemblent: ce sont des maisons en bois rond (*log houses*), très primitives à l'extérieur, mais assez confortables à l'intérieur, et généralement bien garnies.

La mienne est bâtie sur une éminence, et se compose d'une cuisine, d'une salle à dîner, d'un fumoir (qui est aussi mon salon, et où j'ai installé mes livres) et de deux chambres à coucher. Voilà

pour le rez-de-chaussée. Au-dessus, c'est le grenier, dans lequel j'ai découpé deux autres chambres.

A cent pas de ma porte, au fond d'un vallon, qui est bien à moi puisque je l'habite seul, serpente une petite rivière, bordée de peupliers, de trembles, de buis, de ronces et d'autres arbustes dont j'ignore les noms. Elle est toute pavée de cailloux, et poissonneuse. L'eau qu'elle me verse descend des glaciers éternels, et elle est fraîche, claire et inépuisable comme eux.

Elle bruit, elle chante, elle fait un accompagnement aux chansons du vent dans les feuilles, et quand vient le calme du soir, j'écoute leur duo avec ravissement.



MAISON DU RANCHE.

Il est monotone, mais plein d'harmonie, et imprégné de tristesses et de sourires qui font rêver.

Je me demande alors si je suis seul au monde, comme Adam dans l'Eden, ou s'il y a vraiment ailleurs des êtres vivants.

Tu ne connais pas l'orgueil et la puissance de la souveraineté ; moi, je les connais. Mon ranche est un petit roy-

aume dont je suis le souverain. Sans doute, c'est la souveraineté de la solitude ; mais, à tout prendre, ne vaut-elle pas mieux que celle de la multitude ?

Au reste, ma solitude n'est pas aussi absolue que tu te l'imagines. J'ai des voisins, et même des voisines. Sans doute, des distances de quelques milles nous séparent. Mais cela ne compte pas ici ; nous avons des chevaux qui vont comme les trains du chemin de fer du Pacifique.

Le soir, quand ma besogne est finie, je monte *Général* (c'est mon meilleur cheval de selle) et je m'envole à travers la prairie.

Patapoum ! Patapoum ! Patapoum !.....J'arrive à la porte d'un *camp* en bois rond dont l'extérieur n'est guère invitant, c'est vrai. Mais à l'intérieur, comme c'est gentil !

Un tapis soyeux couvre le plancher. De bons fauteuils vous ten-

dent les bras. Des journaux et des revues sont épars sur une petite table. Des livres brillent sur des rayons. Des étagères accrochées aux murs sont chargées de divers objets d'art, de photographies et de gravures. Sur un grand canapé, une guitare est appuyée sur un coussin.

Mais où donc est l'artiste qui peut jouer de cet instrument ? Je ne vois ici que la cuisinière, qui prépare en ce moment un souper qui sent très bon.

Ah ! c'est qu'elle est bien gentille la cuisinière ! Et quand ce cordon bleu voudra venir habiter mon ranche, je me moquerai pas mal des amis de là-bas qui me croient enterré dans les Montagnes Rocheuses.

Je t'entends te récrier : " Une cuisinière ! fi donc ! aurais-tu l'idée de faire une pareille mésalliance ? "

—Allons, tu ne sais donc rien de la vie de l'Ouest ? C'est un cordon bleu d'occasion dont je te parle ; cette cuisinière est une demoiselle, née en Angleterre, qui a fait son éducation à Londres, qui a fait le tour de l'Europe, qui est meilleure catholique que moi, et qui parle mieux le français que beaucoup de Canadiennes-Françaises de Québec.

—Mais comment se fait-il, me diras-tu que cette charmante fille d'Albion soit allée s'échouer dans un ranche de l'Ouest ?

—C'est qu'elle n'est pas seule ici, mon cher ; et si tu venais faire le tour de la région des ranches tu rencontrerais beaucoup de vraies dames qui nous sont venues d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et ça et là quelques gentilles Canadiennes venant de différentes provinces du Canada et des Etats-Unis de l'Ouest.

Celle qui fait rôtir en ce moment des côtelettes d'agneau à mon intention est ici chez son frère, qui est propriétaire de ranche. Ils appartiennent à une excellente famille d'Angleterre, et comme le jeune homme est un fils cadet, sa fortune ne lui permettrait pas de vivre là-bas sur un ton convenable.

Alors, il est venu ici dans l'espérance de s'y faire un avenir, et sa sœur a eu le dévouement de l'accompagner. Or les domestiques sont excessivement rares dans les Prairies, et nous sommes presque tous nos propres serviteurs. C'est un régime qui a ses inconvénients, mais qui a aussi bien des avantages ; et quand nous nous visitons, nous nous assistons mutuellement dans le service. C'est quelquefois fort agréable. Ainsi, quand nous aurons soupé joyeusement, j'aiderai Mademoiselle aussi joyeusement à laver la vaisselle, et nous ferons ensuite un peu de musique.

Telle est la vie des ranches, mon cher ami; et tu connais maintenant celle qui me fait prendre le célibat en horreur.

A bientôt.

Ton ami, JEAN.

### TROISIÈME LETTRE.

PINCHER CREEK, 20 juillet 1892.

Eh bien ! mon cher ami, es-tu convaincu maintenant que je suis aussi vivant que ceux qui me croient défunt ?

Parmi les amis que j'ai quittés, il en est qui croient vivre parce qu'ils vont passer six heures par jour au Parlement, à faire de la copie, à aligner des chiffres, à bâiller sur des lettres officielles, et à se rendre officieux pour plaire aux chefs. Mais je t'avoue que cette vie-là me tuerait, moi.

J'aime mieux mon existence solitaire, mais libre, indépendante, au sein de la grande nature. L'air que je respire ici n'est pas vicié par les microbes et les bacilles dont vos journaux parlent sans cesse. L'eau que je bois n'a pas été souillée par le contact des saletés humaines. Dans ce petit coin de terre, dont je suis le roi absolu, c'est pour moi que la nature travaille, produit et se pare.

Depuis le mois de mai les prairies où paissent mes troupeaux sont de vrais parterres. Les lupins avec leurs jolies aigrettes bleues foisonnent. Les hélianthes, les clématites, les géraniums des bois, les anémones, les campanules bleues, les violettes de toutes couleurs, et une foule d'autres fleurs que je ne connais pas émaillent le gazon; mais émailler n'est pas assez dire, elles l'envahissent, elles le recouvrent, elles en font un tapis brodé d'une épaisseur et d'un moelleux qui éclipsent tous les tapis de Turquie du monde entier.

Mais ce que j'aime à voir surtout dans la prairie, c'est mon troupeau. Quand vers le milieu du jour je vois s'acheminer vers la rivière bœufs, vaches, génisses et petits veaux, ou quand mon troupeau de moutons est bien groupé au versant d'une colline, c'est un spectacle qui ravit mes yeux.

Lorsque nous étions ensemble dans le 9<sup>ème</sup> bataillon de Québec, tu te souviens que j'aimais particulièrement les revues.

Eh bien, j'ai ici mes revues, que je fais en qualité de général-en-chef. Au moins une fois par semaine, je fais, à cheval, l'inspection

de mes troupes. Je passe dans les rangs, je fais l'appel, et si tous ne répondent pas je cours la prairie, la montagne et les bois pour rallier les déserteurs ; quand ils se montrent récalcitrants, je les mets aux arrêts.

Au printemps, je m'occupe tout spécialement des recrues—c'est-à-dire des veaux et des agneaux—et mon cœur se dilate quand je vois que ma troupe s'est augmentée de quelques *pious-pious*.

Mais je crains bien de n'être pas compris. Tu ne connais pas tout l'intérêt que peut faire naître un troupeau, et jusqu'à quel point on s'y attache. Quand il vient se grouper autour de moi, comme jadis les vassaux autour de leur seigneur suzerain, je me sens tout fier.



TROUPEAU DE MOUTONS.

Quand il tombe une ondée, et que je le vois s'ébaudir dans l'herbe reverdie, il me semble que c'est moi qui vais m'asseoir à la table du festin que la Providence leur donne.

Imagine-toi quel sera mon bonheur quand j'aurai à côté de moi pour partager ma joie, et ma souveraineté, celle en qui je crois avoir trouvé mon idéal, celle qui m'a fait mieux comprendre la vie et qui m'en a montré le but.

Oh ! je sais bien qu'il n'y a pas de bonheur parfait, et que je rencontrerai toujours des épreuves. Mais il faut passer par les tribula-

tions pour arriver à Dieu, comme il faut traverser la région des nuages pour se rapprocher du soleil ; et dans ces passages difficiles de la vie il vaudrait mieux être deux, mais deux ne formant qu'un seul, *duo in carne uná* !

Tout à toi.

JEAN.

#### QUATRIÈME LETTRE.

PINCHER CREEK, 2 août 1892.

Jusqu'à présent, mon cher ami, je ne t'ai parlé que de mes joies intimes. Mais nous avons aussi nos amusements—la chasse, la pêche, les courses de chevaux, et le jeu de Polo.

Les courses sont très courues. Les rancheros, les cowboys et les Indiens parcourent des centaines de milles pour y assister. Celles des sauvages sont particulièrement intéressantes. Leurs danses sont aussi fort curieuses à voir, au moins une première fois.

Le *Polo* est un jeu des plus passionnants. C'est une lutte de cavaliers autour d'une balle, et l'on croirait assister à une vraie bataille de cavalerie. Je te décrirai cela un autre jour.

Outre ces amusements, il y a dans cette partie du pays que j'habite les spectacles de la vie sauvage qui m'intéressent toujours.

*Pincher Creek* a pour voisins d'un côté les *Piéigans* et de l'autre les *Gens du Sang*.

Or le tableau de la vie sauvage dans la prairie me rappelle beaucoup la vie orientale, et quand je rencontre les meilleurs types de ces tribus éparses au milieu de nos vastes territoires, je crois revoir ces fiers Arabes, simples et silencieux, que j'ai souvent observés au désert.

En même temps, c'est bien ainsi que je me figure les races primitives de l'Orient, et surtout ces graves patriarches dont l'Ancien Testament nous a conservé l'histoire.

Sans doute les patriarches avaient le bonheur de connaître le vrai Dieu, et une morale plus parfaite. Mais leur vie pastorale et nomade, sous la tente, avait de nombreux points de ressemblance avec la vie sauvage dans nos prairies, et bien des fois j'ai cru avoir sous les yeux un paysage d'Orient.

L'autre jour, j'ai aperçu auprès d'une source, en pleine prairie, une famille métisse, composée du père, de la mère et d'un jeune

enfant. Assis sur l'herbe, à l'ombre d'une haute colline derrière laquelle le soleil commençait à descendre, ils prenaient tranquillement leur dîner, pendant que leurs chevaux paissaient à deux pas.

N'est ce pas ainsi, pensais-ce, que la sainte Famille voyageait dans les plaines désertes de Syrie et d'Egypte ?

Aujourd'hui, j'ai cru voir passer, dans un sentier tracé par les buffles, Agar et Ismaël s'enfuyant dans la solitude.

Les costumes mêmes se ressemblent. Entre la *couverte*, dont notre Indien s'enveloppe, et le *burnous* ou la *gaudouira* il y a peu de différence.



MÈRE INDIENNE.

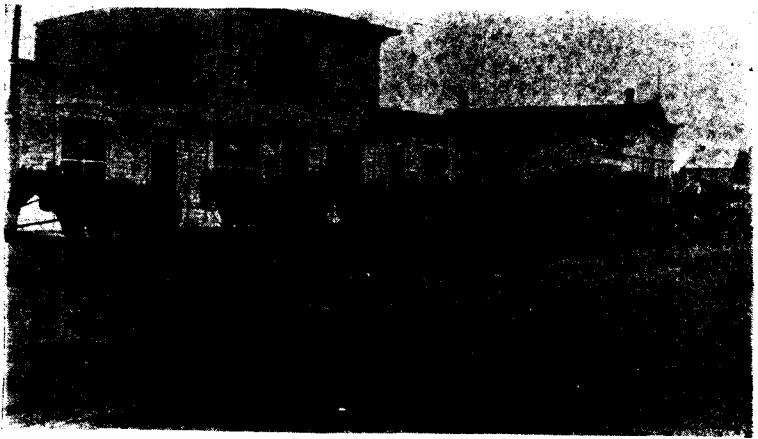
Même similitude dans le teint qui est presque aussi bronzé en Orient que dans notre Occident. *Nigra sum sed formosa*, disait l'épouse du Cantique des Cantiques, *je suis noire mais belle*. Il est vrai qu'ici la *formosa* est rare ; mais elle l'est peut-être autant en Orient.

Tantôt, Agar voyage à pied, et porte Ismaël sur son dos. Tantôt elle est à cheval, ayant en croupe Ismaël, devenu assez grand pour la tenir par ses habits, ou retenu par une courroie, ou couché sur un traversin fixé à deux longues perches croisées que le cheval traîne derrière lui.

Ce qui m'empêche de me croire ici en plein Orient, c'est que je n'y aperçois nulle part le dôme blanc d'une *koubba*, ni ruines pittoresques estompant l'horizon, ni caravanes de chameaux traversant la solitude.

Voici pourtant une caravane qui s'allonge là-bas au versant d'une colline; mais elle n'a rien d'oriental. On croirait de loin que c'est un train de chemin de fer; mais non, c'est un convoi de marchandises, composé de dix ou douze charriots attachés les uns aux autres, et trainés par dix ou douze paires de bœufs ou de chevaux.

C'est ce qu'on appelle ici un *string team*, et c'est vraiment pittoresque à voir, une vision dont on garde le souvenir. Au reste, le souvenir est tout ce qui restera bientôt de ces *string teams*, dont les chemins de fer vont faire une chose du passé.



STRING TEAM.

Les grands ennemis de l'agriculture ici sont la sécheresse et le *chinook*, vent d'Ouest.

Il y a près d'un mois qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie. Les jours sont chauds, mais les nuits sont fraîches et même froides et quand l'air est encore imprégné de la buée du matin, il se produit de jolis effets de mirage.

Là-bas, galopent deux cavaliers dont la stature est gigantesque. Dans la vallée s'étend un beau lac blanc qui n'existait pas hier, et sur lequel surgissent et disparaissent des îles flottantes d'un vert sombre.

Mais le soleil en montant à l'horizon dissipe ces apparitions fan-



tastiques. Comme un monarque absolu il envahit tout l'espace, et soumet tout à son empire.

L'air est en feu. La prairie flambe sous les rayons du grand astre. On se croirait dans une étuve. Ici, il y avait un vrai lac, il y a huit jours : le soleil et le *chinook* l'ont bu. Là coulait un ruisseau, où mes troupeaux venaient boire : le sable et l'humus altérés l'ont avalé.

O vent d'Ouest, ô *chinook*, descends des montagnes et viens nous donner quelques coups d'éventail. Petits nuages, qui flânez en rêvant dans les hauteurs du ciel, comme de grands oiseaux de mer dormant dans un lac bleu, donnez-nous un peu d'ombre.

Une heure, deux heures s'écoulent. Tout à coup, à l'extrémité ouest de l'horizon, on dirait qu'une grande porte s'est ouverte ; et le *chinook* s'y précipite avec rage. Il accourt comme une troupe de chevaux sauvages qui auraient pris le mors aux dents.

Mais non, c'est plutôt un torrent qui se précipite ; c'est une mer qui déborde ; c'est une trombe qui tourbillonne.

Les foins se couchent sur le sol pour le laisser passer. Les sables s'envolent comme des essaims d'abeilles. Les maisons craquent et gémissent, et l'on craint que les arbres qui bordent les rivières ne se déracinent et s'affaissent.

Toute cette rage de l'air dure trois, quatre ou cinq heures ; puis, elle s'apaise graduellement. Le calme se rétablit. Le ciel, légèrement terni, reprend toute sa limpidité. Le soleil rouge descend lentement derrière les grandes cimes bleues des Rocheuses ; et la nature se rendort.

Il me resterait bien des peintures à te faire pour te décrire suffisamment le pays et la vie des ranches ; mais il faut que tu viennes voir cela toi-même.

Tu ne connais pas non plus mon Anglaise, et je te plains de ne pas la connaître. Mais tu viendras à mes noces, n'est-ce pas ? La date précise n'en est pas encore fixée ; ce sera dans les premiers jours de septembre, et je t'attends.

Tout à toi,

JEAN.

# LA MONNAIE CANADIENNE

## SOUS LE REGIME FRANÇAIS

**L'**édit du roi de France portant, en 1664, la création de la Compagnie des Indes Occidentales, lui donnait le droit exclusif du commerce, de traite des noirs et de navigation dans toute l'étendue des îles et terre-ferme et l'Amérique, depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'Orénoque, l'île de Terre-Neuve et les autres îles du Nord et dans tout le pays qui s'étend du Canada jusqu'à la Virginie et la Floride, ainsi que sur les côtes d'Afrique, depuis le cap Vert jusqu'au cap de Bonne-Espérance, avec concession de ces contrées en toute seigneurie, propriété et justice pendant quarante ans.

L'article 32 se lit ainsi : “ Prendra la dite Compagnie pour ses armes un écusson au champ d'azur, semé de fleurs de lys d'or sans nombre, deux sauvages pour supports et une couronne tréflée ; lesquelles armes nous lui concédons pour s'en servir dans ses sceaux et cachets et que nous lui permettons de mettre et apposer aux édifices publics, vaisseaux, canons et partout où elle le jugera à propos. ”

La Compagnie des Indes n'exista que pendant treize ans, de 1664 à 1677 ; cependant elle jugea utile à ses intérêts commerciaux de demander la permission de frapper monnaie pour l'usage des colonies de la France. Le roi lui accorda ce privilège en vertu d'un édit ou déclaration en date du 19 février 1670. Les conditions en étaient ainsi formulées : la Compagnie ferait fabriquer pour trente mille livres de pièces de quinze sous et cinquante mille livres de pièces de cinq sous, pour vingt mille livres de doubles de pur cuivre de rosette : en tout cent mille livres.

Les pièces de quinze et de cinq sous porteraient d'un côté l'abrégé de ces mots : *Ludovicus decimus quartus Franciæ et Navarræ rex* (Louis quatorze roi de France et de Navarre), et au revers : *Gloriam regni tui dicent*, (elles—les colonies—rediront la gloire de ton règne). Les doubles de cuivre porteraient d'un côté un L couronné avec les mêmes mots : *Ludovicus decimus quartus, etc.*, et sur le revers ces mots : *Double de l'Amérique française* et même légende.



(1)



Lég. circ. à g. LVDOVICVS. XIII. D. GR. FRAN. ET. NAV. REX. Dans le champ un grand L sous couronne entre 16-70; A au-dessous.

En quatre lignes : DOVBLE | DE · LA | MERIQVE. | FRANCOISE. Au-dessous A entre trois fleurs de lis.—d. 23 mill.

Le 24 mars de la même année, le Roi ayant été informé qu'il était très difficile de trouver de l'argent et du cuivre de rosette, permit à la Compagnie de faire fondre des louis d'argent de trois livres pièce et au-dessous, et des doubles tournois de cuivre.

Il n'appert pas que le double de cuivre ait été fabriqué, si du moins l'on s'en rapporte à un rapport fait au Conseil Souverain de la Martinique, le 12 janvier 1671. Aucun exemplaire n'en existe aujourd'hui.

En décembre 1716, parut un édit royal portant qu'il sera fabriqué à Perpignan cent-cinquante mille marcs de pièces de cuivre de six deniers et de douze deniers pour les colonies de l'Amérique. La France proprement dite avait sa monnaie particulière, et la fabrication, en 1709, de deux millions de marcs de pièces de six deniers de cuivre, suffisait amplement aux besoins du royaume. Des lettres patentes du 9 mars 1717 dans le but de donner cours aux pièces de nouvelle fabrication, furent envoyées dans les colonies, avec injonction d'enregistrer le document royal aux conseils supérieurs de Québec, de la Martinique, de la Guadeloupe, de Cayenne, de la Louisiane, etc.

L'Edit de 1716 reproduit l'empreinte des deux pièces comme suit :

*Pièce de 12 deniers.* Lég. circ. à g. LVD. XV. D. G. FR. ET. NAV. REX (*rosace*). Buste enfantin avec gorgerin et épaulières ; tête laurée, cheveux longs.

R. XII | DENIERS | COLONIES | 1717 | Q—Tr. lisse ; d. 29.

*Pièce de 6 deniers.* Semblable à la précédente, mais avec VI—d. 26.

(1) Un spécimen de cette pièce existe dans la collection de M. F. G. Ulex à Hambourg. Les gravures ci-dessus sont tirées du Médailleur du Canada par le Dr Le Roux de Montréal, cette pièce porte le n° 252, page 1.

Cinq années s'écoulèrent avant que le roi s'occupât de la distribution de monnaies nouvelles à l'usage des colonies. Jusqu'à présent la fabrication avait été réservée aux seules pièces de trois livres et au-dessous en cuivre et en argent. L'envoi qu'on en fit au Canada fut insuffisant, à un point tel, que le trésorier de la marine se vit un jour dans l'impossibilité de payer la solde des troupes. Comment faire pour combler une lacune aussi regrettable ? L'intendant Jacques de Meulles, chevalier, conseiller du Roi en ses conseils, seigneur de la Source, grand bailli d'Orléans, va nous apprendre à quel moyen il eut recours, par une lettre datée de Québec, le 24 septembre 1685, adressée au comte de Toulouze, ministre secrétaire d'Etat au département de la marine :

“ . . . Je me suis trouvé cette année dans une très grande nécessité touchant la subsistance des soldats, vous n'aviez ordonné de fonds, Monseignr, que jusques en janvier dernier, je n'ay pas laissé de les faire vivre jusques en septembre qui font huit mois entiers. J'ay tiré de mon coffre et de mes amis tout ce que j'ay pû, mais les voyant hors d'estat de me pouvoir rendre service d'avantage, et ne sachant plus à quel saint me voïer, l'argent estant dans une extrême rareté, ayant distribué des sommes considérables de tous costez pour la solde des soldats, je me suis imaginé de donner cours au lieu d'argent à des billets de cartes que j'avois fait couper en quatre, je vous envoie, Monseigneur, des trois espèces, l'une estant de quatre franes, l'autre de quarante sols et la troisième de quinze sols, parce qu'avec ces trois espèces je pouvois faire leur solde juste d'un mois, j'ay rendu une ordon<sup>ce</sup> par laquelle j'ay obligé tous les habitans de recevoir cette monnoye en m'obligeant en mon nom de rembourser lesd. billets, per<sup>sonne</sup> ne les a refusé et cela a fait un si bon effet que par ce moyen les troupes ont vécu à l'ordinaire.”

C'est donc à l'année 1685 qu'il faut remonter pour retracer l'origine de ce système curieux, substituant à la monnaie des morceaux de cartons frappés en simple gaufrage d'un ou plusieurs timbres, marqués d'une valeur variable et signés par l'intendant et le secrétaire de la trésorerie.

De Meulles utilisa les cartes à jouer, faute de cartons plus résistables, s'adaptant mieux au but qu'il se proposait.

N. E. DIONNE.

(A suivre.)

# UN MURILLO

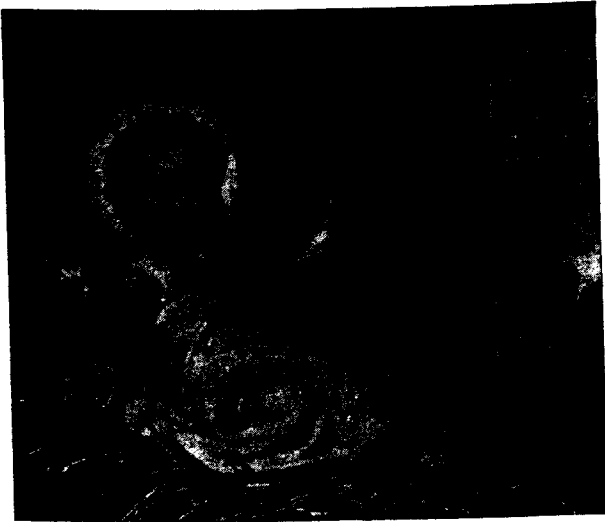
CONTE DE NOËL

---

C'est la veille de Noël, à Montréal.

Le dos à moitié tourné à l'unique fenêtre d'une modeste chambre d'hôtel, sa palette d'une main et son pinceau de l'autre, un jeune artiste de bonne mine et de façons distinguées travaille fiévreusement devant un petit chevalet de campagne.

A sa gauche, retenue par quatre épingles aux boiseries d'une



armoire à glace, pend une vieille toile d'à peu près trois pieds sur deux, toute noircie, toute délabrée, au centre de laquelle, dans les tons embrumés des clairs-obscurs, on distingue les formes gracieuses et les

chairs rosées d'un **Enfant-Jésus** couché sur un coussin, et dont le front s'aurole de vagues lueurs fondues dans les reflets de mille petites boucles blondes.

De temps à autre, le peintre laisse retomber sa main droite sur son genou, fixe la vieille peinture avec une intensité de regard où

perce un profond sentiment d'admiration ; puis il se remet à l'ouvrage, son pinceau se jouant sur la mosaïque polychrome de la palette, et voyageant de celle-ci à la toile avec une sûreté de mouvements qui révèle un travailleur habile et expérimenté.

Evidemment il est en frais de copier le bel *Enfant-Jésus*.

Mais pourquoi consulte-t-il si souvent la modeste montre en argent dont la chaîne démodée pend à son gousset ?

Pourquoi se presse-t-il autant dans son travail ?

C'est ce que nous saurons bientôt.

En attendant, contentons-nous de constater que son regard se dirige aussi de temps en temps, avec une expression triomphante vers quelques papiers épars, à quelques pas de lui, sur la petite table en frêne adossée à la cloison, et profitons du privilège des conteurs pour nous renseigner sur ce que ces papiers peuvent avoir d'intéressant.

Voici d'abord une enveloppe jaunie, dont le cachet est brisé. Un peu chiffonnée, elle semble avoir été ouverte plus d'une fois.

Elle a dû aussi faire un long voyage, car elle est frappée d'un timbre canadien, et porte comme suscription :

*Monsieur Maurice Flavigny,*

*Artiste-peintre,*

*9 bis, rue Jacob,*

*à Paris, France.*

Ouvrons et lisons :

CONTRECEUR, 10 novembre 1871.

“ Mon cher fils, — Un mot à la hâte pour te dire combien ta dernière lettre m'a donné de bonheur en m'annonçant ton prochain retour au pays. Hâte-toi, cher enfant. Hélas ! je ne pourrai te voir, mais je t'entendrai, et je te presserai comme autrefois sur mon cœur de mère.

“ Je suis encore l'hôte de M<sup>lle</sup> D'Aubray, ma petite Suzanne que j'aime toujours comme ma fille, et qui me sert de secrétaire, depuis que Dieu m'a privée de la vue.

“ Viens vite, n'est-ce pas ?

“ Tâche de nous arriver pour Noël !

“ Ta vieille mère qui brûle de t'embrasser,

“ SOPHIE FLAVIGNY.”

Passons.

Ceci est une dépêche télégraphique :

NEW-YORK, 22 décembre 1871.

“ A Monsieur Maurice Flavigny,

“ Hôtel *Great Western*.

“ Montréal, Canada.

“ Si Murillo authentique et bien conservé, donnerons dix mille dollars. Voir agent Liebzelttern, 4 Petite rue Craig.

“ BOUSSOD & VALADON,

“ par E.-W. GLAENZER.”

A côté de cette dépêche, et portant la même signature avec la date du lendemain, dans un endroit bien en vue, s'étalait une lettre constituant un crédit à Maurice Flavigny de dix mille dollars à la Banque de Montréal, sur apostille de Victor Liebzelttern, agent de la maison Boussod et Valadon, de New-York.

Cette lettre, le jeune artiste l'avait laissée ouverte sur la table, à portée de son regard, comme s'il eût eu besoin de se persuader à chaque instant qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Dix mille dollars !...

Une fortune pour lui.

La maison paternelle rachetée ; la bonne vieille mère à l'abri du besoin ; et, plus que le pain sur la planche, l'aisance honorable et douce, en attendant la réputation et ce qu'elle apporte.

Quel rêve !

Et à qui devait-il tout cela ?

A ce lambeau de toile brunie et racornie par les années, sur lequel un grand peintre avait imprimé le cachet de son génie, et que le plus capricieux des hasards avait fait tomber en sa possession.

Il avait peine à en croire ses yeux.

Et, tout en mêlant ses couleurs et en jouant ferme du pinceau, Maurice Flavigny — le lecteur a sans doute deviné que tel était le nom de sa nouvelle connaissance — Maurice Flavigny repassait dans sa tête toutes les circonstances qui venaient de le favoriser d'une façon si exceptionnelle, et les événements qui les avaient fait naître.

Il se voyait, cinq années auparavant, à l'âge de dix-huit ans, disant adieu aux siens, et s'embarquant à l'aventure, pour aller

demander à la patrie de l'art moderne, la science qui développe le talent, et sans laquelle le génie même reste impuissant et veule.

Il se rappelait ses journées d'ambition fiévreuse, ses longues veilles consacrées à un labeur ingrat, ses désappointements, ses froissements, ses découragements.

Il songeait à l'égoïsme des maîtres, aux jalousies des camarades, aux humiliations subies, aux mille révoltes de sa fierté blessée.

Il revivait, par l'imagination, ses angoisses, ses doutes, ses ennuis, sa nostalgie — sa nostalgie surtout, au sein de cette immense cité où, cruelle ironie, tous les plaisirs semblent se donner rendez-vous pour venir tourbillonner autour de votre isolement.

Les deux premières années avaient été relativement heureuses.

Maurice Flavigny avait "pioché" avec conscience, vivant modestement de la petite pension que lui faisait son père — un notaire de campagne, propriétaire de deux petites fermes aux revenus limités — et passant ses heures de loisirs dans les musées, étudiant les grands maîtres et demandant à leurs immortels chefs-d'œuvre le secret des inspirations fécondes.

Ses progrès furent rapides; et déjà des lueurs d'espérance de plus en plus vives commençaient à sourire à son ambition, lorsqu'une série de fatalités étaient venues renverser tous ses beaux rêves, et plonger le pauvre garçon dans l'accablement et la détresse.

Des malheurs impossibles à prévoir avaient fondu sur le toit paternel.

De fausses spéculations avaient entraîné le vieux notaire dans une ruine complète.

Et, le jour même où se vendait, par autorité de justice, la maison où Maurice était né, son père mourait d'apoplexie et de chagrin, ne laissant à ses héritiers qu'une police d'assurance sur la vie à peine suffisante pour empêcher sa pauvre femme, devenue aveugle, de tomber au crochet de la charité publique.

Elle avait été recueillie par une jeune institutrice, sa voisine — seul rejeton d'une ancienne famille seigneuriale tombée dans la pauvreté — qui avait spontanément offert à la mère de Maurice de partager avec elle une des quatre chambres dont se composait le petit appartement réservé à l'institutrice, dans la maison d'école.

Tous les détails de ces cruels événements lui avaient été communiqués par cette jeune personne, qui naturellement, avait dû servir de secrétaire à celle que la plus triste des infirmités empêchait de tenir la plume.

Privé de la pension paternelle, le jeune peintre avait été forcé de négliger l'étude, pour se livrer presque exclusivement au travail du mercenaire en quête du pain quotidien.



Il avait dû, comme bien d'autres, se soumettre à l'exploitation du mercantilisme sans entrailles, qui, à Paris plus encore qu'ailleurs, spéculait sur le talent pauvre pour arracher aux jeunes artistes le sang de leurs veines, en échange d'une bouchée de pain.

Durant deux longues années, il avait ainsi peiné et végété, sans pouvoir, au prix du travail le plus asservissant, amasser seulement la somme nécessaire pour son retour en Amérique.

Puis étaient venus la fameuse guerre franco-prussienne, le siège de Paris, les horreurs de la Commune.

Le jeune Canadien, plein de cœur et de patriotisme, n'avait pas hésité : il avait vaillamment payé sa dette de sang à la grande patrie, et avait été blessé, à la prise de Buzenval, à côté de son maître et ami, Henri Regneault, tombé lui-même, frappé par une balle allemande en pleine poitrine.

Puis ce furent les longs mois d'hôpital ; et enfin le harnais repris, le cou de nouveau dans la bricole, pour recommencer la désespérante corvée...

En repassant dans son esprit ces longues années de pauvreté, de douleur et d'abandon, le jeune peintre baissait la tête, et sa figure prenait une expression navrante.

Mais, tout à coup, elle s'éclairait d'un rayon de joie.

Un de ses tableaux reçu et admiré au Salon.

Un amateur riche.

Une vente avantageuse ; les dettes payées, et le retour dans la patrie, avec l'avenir devant lui, auprès de sa vieille mère !

Et Maurice Flavigny, comme s'il n'eût pu contenir son émotion, se levait, arpentait la chambre durant quelques instants, puis s'arrêtait devant sa table, regardait longuement la lettre de crédit bien réelle, bien palpable, qui était là, devant lui, et, se remettant à l'ouvrage, murmurait sur un ton de suprême reconnaissance à Dieu :

— Et maintenant riche !... je suis riche !... Et cela, après avoir vu disparaître ma dernière ressource avec ce porte-monnaie perdu au moment même où je mettais le pied sur le sol de mon pays ! N'y a-t-il pas là le doigt de la Providence aussi visible qu'il puisse être ?

Et le pinceau allait, venait, brossait toujours, fondant les ombres, accentuant les contours, accentuant les jeux de lumière...

Et, sous l'effet de l'inspiration fébrile, une intensité de vie réellement prodigieuse éclatait de plus en plus sur la toile, à mesure que l'œuvre avançait et sortait radieuse de l'ébauche.

Mais laissons l'artiste à son travail, et racontons cette histoire de porte-monnaie perdu.

En arrivant à la gare Bonaventure par le train direct de New-York, Maurice Flavigny avait fait transporter ses malles à un hôtel voisin, et avait payé le commissionnaire avec la menue monnaie qu'un Européen porte toujours dans son gousset pour les exigences du pourboire.

Or, rendu à sa chambre, le pauvre jeune homme avait constaté, avec un désespoir facile à imaginer, la disparition de son porte-monnaie, contenant tout ce qui lui restait d'argent.

Les recherches furent inutiles.

Il fallut se rendre à la cruelle évidence : il était la victime d'un pick-pocket, et n'avait plus même en sa possession la somme qu'il lui fallait pour regagner le village où l'attendait sa mère, sans doute aussi pauvre que lui.

C'en était trop pour le courage d'un homme.

Maurice Flavigny tomba à genoux, pleura longtemps, et pria ...

Le lendemain matin, quelqu'un frappait à sa porte.

— Monsieur Flavigny ?

— C'est moi.

— Un paquet pour vous.

— Merci.

Notre ami prit le paquet, assez intrigué, et l'ouvrit.

Un cri de joie lui échappa.

A côté d'un objet roulé, de la grosseur du bras, son porte-monnaie, lui-même, bien reconnaissable, était là avec une lettre.

La main toute tremblante d'émotion, Maurice brisa le cachet, et lut l'étrange missive qui suit :

“ Monsieur,

“ Celui qui vous écrit est un étranger. Il a vu, hier au soir, tomber un porte-monnaie de votre poche, et l'a ramassé. S'il vous le rend intact, il n'a plus qu'à mourir de faim. Je prends donc la liberté, en vous le remettant, de retenir cinquante dollars sur la somme de cent dix qu'il contient. Mais, comme je ne suis pas un voleur, et que je viens d'apprendre, par les registres de l'hôtel que vous êtes peintre, je vous laisse en échange un objet qui ne peut m'être d'aucune utilité dans ce pays, mais qui — vous pourrez en juger vous-même — vaut certainement, et plus, la somme soustraite. Je suis venu de Québec, il y a six semaines, à petites étapes et à pied. C'est un mode de locomotion auquel, je le sens, je ne me ferai jamais. Aussi je viens d'acheter un billet de chemin de fer pour

Chicago avec votre argent. Que Dieu vous garde d'être jamais réduit à emprunter par ce procédé ! ”

Point de signature.

Maurice Flavigny, tout abasourdi, défit le rouleau, et vit apparaître la toile dont nous avons parlé plus haut.

Il l'examina d'abord d'une façon assez indifférente, croyant avoir affaire à quelque vieille croûte comme il y en a tant.

Mais plus il lui donnait d'attention, plus il sentait s'éveiller son intérêt.

C'était quelque chose, en fin de compte.

Il n'y avait pas à dire, c'était quelque chose !

Une œuvre ancienne ; un tableau de maître ; un chef-d'œuvre peut-être !

— Voyons, voyons... murmurait-il avec anxiété.

Et il étendait la toile, l'approchait de la fenêtre, la lorgnait à distance.

Tout à coup un éclair lui traversa le cerveau :

— Si c'était possible !... Mais oui !... Allons, ne nous laissons pas emballer... Examinons bien... Ces traits... ce coloris... cette patte... ce coup de pinceau... ce vaporeux, ce flottant... Jour de ma vie, serait-ce bien vrai ?... Un *Enfant-Jésus* de Murillo !... Non, non, ce n'est pas possible. Pourtant, ces suavités de teintes, ces ombres aériennes si mobiles, ces chauds reflets de lumière, cette bouche et ces yeux humides, cette grâce de modelé, cette morbidesse des chairs, cet ensemble à la fois réaliste et idéal, ce sont bien là les caractéristiques du maître espagnol... Oui, c'est bien un Murillo. Chaque coup de pinceau porte sa signature... Ici ! et par quel hasard ?... Et je suis, moi, possesseur de ce trésor ! O ma bonne mère !...

Et Maurice Flavigny tomba de nouveau à genoux, les yeux pleins de larmes.

Il se rappelait qu'en passant à New-York il avait fait la connaissance de marchands de tableaux millionnaires — représentants des successeurs de l'ancienne maison Goupil de Paris — qui lui avaient dit :

— Il doit y avoir de vieilles toiles de maîtres au Canada, dans les anciennes familles françaises. Si vous en rencontriez, et que les possesseurs voulussent s'en départir, songez à nous.

Et à cette pensée, Maurice avait eu un frisson de joie qui lui avait serré le cœur et lui avait mis comme un sanglot dans la gorge.

— Sainte Vierge, s'écria-t-il ; en trois jours d'ici c'est fête de Noël ; si je vends ce tableau, je fais vœu d'en peindre une copie pour la crèche de mon village !

Et plein de confiance — sa dépêche partie pour New-York — le jeune peintre s'était mis à l'œuvre.

Cette copie en deux jours, c'était une rude tâche, mais il y arriverait.

Deux jours de plus sans voir sa mère, après cinq ans d'absence, c'était une grande épreuve, mais il s'y soumettrait.

Le lecteur sait déjà que le Murillo avait victorieusement subi l'épreuve de l'expert, et que Maurice Flavigny n'attendait plus que d'avoir donné le dernier coup de pinceau à sa copie, pour toucher le prix de l'original.

Qu'on nous permette d'abrégér.

Vers trois heures de l'après-midi, après avoir soldé sa note d'hôtel, conclu ses derniers arrangements avec l'agent de la maison Boussod et Véladon, et fait emballer, avec toutes les précautions voulues, sa précieuse copie ornée d'un joli cadre en or fin commandé d'avance, le jeune voyageur avait traversé le fleuve à Longueuil, et là avait pris une voiture de louage pour se faire conduire à Contrecoeur.

On le retrouve frappant à la porte du presbytère de cette dernière paroisse, son *ex-voto* à la main.

Le curé — un brave cœur avec une âme d'artiste — enchanté de l'aubaine, naturellement, accueillit avec une extrême courtoisie son ancien paroissien qu'il connaissait seulement de nom, n'étant que depuis trois ans à la tête de la paroisse.

Il admira beaucoup le petit tableau — auquel il trouvait comme un air de *déjà vu*, disait-il — et, une heure après, celui-ci, couronné de fleurs et de verdure, suspendu au fond du reposoir sacré, au-dessus de la châsse traditionnelle si chère aux petits enfants, n'attendait que la cloche de minuit pour resplendir dans toute sa grâce et sa fraîcheur virginale à la lueur des lampes et des cierges.

— Vous reconnaissez facilement la maison, avait dit le bon curé ; tout au plus à un quart de lieue d'ici. C'est la deuxième après la route qui conduit aux Iles. Il y a un petit campanile sur le toit.

— Je la vois d'ici, monsieur le curé, à deux pas de chez mon père, avait répondu Maurice ; je suis ici chez moi, vous comprenez.

— En effet, j'oubliais. Vous demanderez M<sup>lle</sup> D'Aubray, la maîtresse d'école ; un ange, monsieur ; vous m'en direz des nouvelles. Votre bonne mère lui doit beaucoup.

— Je le sais, Monsieur ; et j'ai hâte de l'en remercier.

— Allons, bon voyage, et merci !

— A bientôt, monsieur le curé !

Et Maurice Flavigny avait quitté la cure de Contrecoeur avec une

nouvelle commande, pour l'église, d'un grand tableau de la *Sainte-Trinité*, patronne de la paroisse.

Jugez quel orchestre délirant, quel cantique attendri devait chanter au fond du cœur de ce jeune homme de vingt-trois ans, qui, dans cette nuit de Noël, si joyeuse, si solennelle, si impressionnante pour tous, apportait le bonheur et la richesse à ce qu'il avait de plus cher au monde — sa bonne vieille mère pauvre et aveugle, qu'il n'avait pas revue depuis cinq ans !

Maurice Flavigny la trouva seule au logis, avec une petite servante — la jeune institutrice, qui était en même temps l'organiste de la paroisse, ayant dû passer la journée au village chez son cousin — un jeune médecin récemment établi à Contrecœur — afin d'être plus à portée de l'église pour les répétitions.

Passons sous silence l'entrevue de la mère et du fils.

Ces scènes débordantes de tendresse heureuse ne se décrivent pas.

Le cœur humain est ainsi fait, que l'intensité de la joie se traduit comme la douleur, par les larmes.

Longtemps ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis — ô mystérieuse impulsion de l'âme qui, dans le bonheur comme dans la détresse, sent le besoin de s'épancher au pied de celui qui est la source de toute félicité comme de toute consolation ! — la pauvre aveugle prit son fils par la main :

— Viens, Maurice ! dit-elle, en s'orientant de son mieux vers un pan de mur nu, mais où ses yeux éteints semblaient contempler quelque chose d'invisible, viens ; Maurice, viens t'agenouiller avec moi devant l'Enfant-Jésus !

— Quel Enfant Jésus ? demanda le jeune artiste, qui n'avait pas vu les signes multipliés que, depuis un instant, lui faisait la petite bonne en train de dresser le couvert.

— Mais l'Enfant-Jésus de Suzanne, qui est là sur le mur, la vieille peinture qu'elle aime tant.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, fit Maurice, dont les regards allant du mur à sa mère, n'avaient pu rencontrer ceux de la petite bonne.

— Comment, tu ne vois pas de tableau sur ce mur !

— Mais non, fit le jeune homme en regardant sa mère avec une surprise inquiète.

— L'Enfant-Jésus n'est plus là !... Ah ! mon Dieu, j'ai peur de comprendre...

Et la pauvre femme s'affaissa sur une chaise en s'écriant :

— Maurice ! Maurice ! jamais nous ne pourrons nous acquitter.

La petite bonne, que Maurice interrogea, après quelques instants d'hésitation, expliqua tout.

Pendant la dernière maladie de M<sup>me</sup> Flavigny, Suzanne, à bout de ressources et ne sachant où prendre de l'argent pour acheter les médicaments ordonnés par le médecin d'une paroisse voisine — il n'y en avait pas dans le moment à Contrecoeur — avait vendu son vieux tableau à un étranger, un passant entré chez elle par hasard.

Elle en avait reçu un bon prix, par exemple :

Cinq piastres comptant !

Ce qui ne l'avait pas empêchée d'avoir les yeux rouges en s'en séparant, et en recommandant à la petite bonne de ne rien dire de tout cela à personne — surtout à M<sup>me</sup> Flavigny, qui, n'y voyant point, s'imaginait que l'Enfant-Jésus était toujours à sa place.

Voilà !

— Maintenant, ajouta-t-elle, n'allez pas dire à M<sup>me</sup> Suzanne que j'ai trahi son secret; elle ne me gronderait pas, elle est bien trop bonne; mais cela lui ferait de la peine, n'est-ce pas, Madame ?

La mère de Maurice pleurait en silence, pendant que lui-même, en proie à quelque singulière préoccupation, réfléchissait profondément en arpentant la pièce de long en large.

Enfin il prit la parole :

— Comment était ce tableau ? demanda-t-il.

— Oh ! une vieillerie, répondit sa mère ; mais l'enfant y tenait. C'était un trésor pour elle : tout ce qui lui restait de sa famille — une ancienne famille d'en bas de Québec. La dernière bribe de leur fortune d'autrefois, que sa grand'mère lui avait laissée en lui disant qu'elle lui porterait bonheur... Et dire que la chère petite s'en est séparée pour moi !... Oh ! Maurice, Maurice, quel ange !... Et si belle... dit-on.

Maurice réfléchissait toujours.

— Était-il grand ce tableau ?

— A peu près trois pieds sur deux, répondit la petite bonne.

— Un Enfant-Jésus ?

— Oui, couché sur un oreiller de soie, avec de beaux petits cheveux dorés.

Maurice devenait hagard.

— Le fond noir ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Très noir, Monsieur !

.....  
 Depuis quelques instants, l'on entendait, par intervalles, des tintements de grelots et de clochettes se mêler, au dehors, aux grincements des traîneaux sur la neige durcie.

C'étaient les paroissiens qui se rendaient à l'église, et prenaient les devants pour avoir le temps de faire leurs dévotions et se préparer à communier à la mystérieuse et poétique messe nocturne.

Tout à coup :

— Woh!... woh!... Arrière donc!...

Des voix à la porte.

Une voiture, deux voitures arrêtées.

— Qui est-ce ?

— Ce sont les Gendreau et les Benoît, Madame.

— Nos anciens fermiers, Maurice ; tu les as connus. De braves gens qui ne m'oublent point.

— Entrez, messieurs et dames, entrez!

— Bonsoir la compagnie.

— Comment ça va-t-y, ce soir, mame Flavigny ?

— C'est vous, monsieur et madame Gendreau ? C'est toi, Julie ? Et ton mari, je suppose?...

— Marcel Benoît pour vous servir, mame Flavigny.

— Oui, Madame, interrompit Gendreau — qui était un peu orateur, ayant déjà été candidat aux honneurs municipaux — Marcel Benoît et Philippe Gendreau, vos anciens fermiers, qui se souviennent de leur bonne maîtresse, et qui viennent, avec leurs épouses ici présentes, vous souhaiter la Noël, avec tous les compliments de la circonstance.

— Merci, merci, mes bons amis!

— Plusse que ça, mame Flavigny, je venons d'apprendre que vot'jeune monsieur, que vous attendiez, est arrivé à soir, et comme on sait que vous pouvez pas sortir, si vous voulez nous le permettre, on viendra réveillonner tous ensemble avec vous autres, après la messe de minuit.

— Vous êtes mille fois trop bons, fit en s'avançant Maurice Flavigny, qui, toujours absorbé dans ses réflexions, s'était un peu tenu à l'écart. Monsieur et madame Gendreau, monsieur et madame Benoît, je suis touché de votre démarche. Je sais que vous avez été d'excellents amis pour ma pauvre mère, et je suis heureux d'avoir l'occasion de vous en remercier. Quant au réveillon...

— Vous ne trouverez guère à vous régaler ici, interrompit Mme Flavigny.

— Ta ta ta ta!... C'est pas vous autres qui régalez, s'écria Philippe Gendreau. J'avons apporté tout ce qui faut. On sait ce que c'est quand on n'attend pas de visite.

— Voyons, Lisette! voyons, Julie! s'écria à son tour Marcel Benoît, montrez vos provisions. Tenez, regardez voir ça. Deux paniers pleins : des tourquières, des tartes, un soc, un dinde, des croqueci-gnoles — des vrais croqueci-gnoles de Noël — comme on sait que vous les aimez, mame Flavigny.

— Oui, oui, oui ! mais faut pas oublier de mentionner le reste, ajouta Philippe Gendreau avec un clin d'œil significatif et en tapant légèrement sur une petite cruche de grès au ventre rebondi ; de la jamaïque du bon vieux temps, monsieur Maurice ; celle que votre père aimait. J'ai cru vous faire plaisir, et j'espère que vous la trouverez de votre goût. Pauvre M. le notaire, c'est le reste d'un petit baril qu'il m'avait donné le jour de mes noces !

Maurice Flavigny, le cœur tout remué par cette cordialité naïve, passait d'un groupe à l'autre, serrant silencieusement la main à tout le monde, trop ému pour remercier autrement.

— Eh bien, c'est entendu alors, s'écria Philippe Gendreau, de son verbe retentissant.

— C'est entendu, répéta Marcel Benoît, son fidèle écho.

— La Louise va venir, continua Gendreau, pour aider à la petite créature à mettre tout ça sur la table. Nous autres, filons ! le dernier coup de la messe va sonner. A l'église d'abord, on réveillonnera ensuite. Monsieur Maurice, j'ai une place pour vous dans ma carriole, à côté de ma vieille. Seulement, vous prendrez garde : elle est un peu chatouilleuse !

Maurice, pour qui ces manières joviales et familières n'étaient pas nouvelles, accepta de grand cœur, et, après avoir endossé les lourds vêtements d'hiver qu'il s'était procurés à Montréal, alla déposer un long baiser sur le front de sa mère.

— A bientôt, mon fils, dit celle-ci. Remercie l'Enfant-Jésus pour tout le bonheur qu'il nous donne ce soir. Tu vas voir Suzanne ; dis-lui que je l'attends sans faute après la messe, avec son cousin, le nouveau docteur, et sa femme, si elle peut sortir par ce froid-là.

— Ho ho !... Embarque ! embarque !... Perdons pas de temps, nos gens !

C'était la voix tonitruante de Philippe Gendreau qui donnait le signal du départ.

— Embarquez, embarquez, les créatures !...

C'était Marcel Benoît qui, suivant son habitude, secondait l'initiative de son camarade.

Et gling ! glang !... diriding !...

Voilà les deux équipages filant au grand trot sur la neige ériarde, et sous un ciel criblé d'étoiles scintillant au fond de l'azur comme des pointes d'acier chauffé à blanc.

— Gling ! glang ! glong !... diriding ! ding !...

Ils vont les bons petits chevaux canadiens, s'ébrouant dans la buée, secouant leurs crinières où le givre brode des festons, et emportant, avec l'ardeur qu'on leur connaît, Maurice Flavigny et



les fermières "enmitouffées" au fond des "carrioles", tandis que, debout sur le "devant", bien ceinturés dans leurs "capots" de chat sauvage, le "casque" sur les yeux, des glaçons dans les moustaches et les guides passées autour du cou, Philippe Gendreau et Marcel Benoît se battent vigoureusement les flancs pour se réchauffer les doigts, car l'air est vif et sec...

Et gling!... gling! diriding!...

Ils vont toujours les braves petits chevaux canadiens, encouragés par des sons plus sourds et plus lointains, que bientôt la rafale leur apporte par volées intermittentes :

— Dang! dong!...

Ce sont les cloches, cette fois, les cloches de la paroisse qui chantent leurs Noël joyeux dans la nuit, au clocher à lanternes de la vieille église de Contreccœur, dont on aperçoit bientôt les grandes fenêtres illuminées de rose faisant contraste avec les pâles clartés du dehors.

Au moment où Maurice Flavigny entrait dans l'église et se dirigeait vers le banc de Philippe Gendreau situé en avant, dans la chapelle de la Vierge, en face de la crèche de l'Enfant-Jésus, une voix sonore et douce, une voix de femme toute vibrante d'expression émue, et qu'accompagnaient les accords d'un harmonium habilement touché, entonnait le vieux Noël de nos pères, ce cantique d'un sentiment si pénétrant dans son archaïque simplicité :

*C'a, bergers, assemblons-nous!*

Fut-ce simplement l'impression que tout cœur un peu vivant éprouve en revoyant la vieille église du village où l'on a été baptisé, où l'on a fait sa première communion, où l'on a prié enfant, ou bien l'effet que produisit sur lui cette voix au timbre d'or qu'il entendait pour la première fois? Toujours est-il que le jeune étranger s'agenouilla, ou plutôt se laissa tomber à genoux, la tête cachée dans ses deux mains et la poitrine secouée par mille sensations étranges et toutes nouvelles pour lui.

Quand il releva les yeux, son Enfant-Jésus était là, qui le regardait avec un sourire ineffable, au milieu de son encadrement de dorures, de fleurs et de lampions multicolores.

Alors deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Il rêvait.

Il rêvait à son passé, à son avenir.

Et, bercée par les chants naïfs et solennels de cette nuit toute remplie du mystère sacré, sa pensée entière se fondait en réminiscences douces, et dans on ne sait quels vagues espoirs qui lui mon-

taient au cœur comme des bouffées d'attendrissement et de bonheur.

Peu à peu, la figure du divin *bambino*, qu'il ne cessait de contempler avec les regards enthousiastes de l'artiste, se transforma en une délicieuse figure de jeune fille blonde, au front virginal, aux yeux caressants et veloutés, aux traits réguliers et sereins dans leur expression de suprême bonté et de suave mélancolie.

La scène entière se transforma aussi par degrés.

Il voyait cette jeune fille élevée dans l'opulence, et réduite à un travail ardu pour vivre, recueillir chez elle une pauvre femme aveugle et sans appui, se faire son ange gardien, sa fille, sa garde-malade.

Bien plus encore, il la voyait sacrifier à vil prix une relique de famille, un souvenir sacré, un chef-d'œuvre choyé, vénéré, prié, pour secourir cette pauvre infirme, une étrangère pour elle, mais qui était sa mère à lui !

Car, il n'en doutait pas, cet Enfant-Jésus à la copie duquel le curé avait trouvé des airs de *déjà vu*, ce tableau qui était tombé entre ses mains d'une façon si bizarre, ce Murillo qui l'avait enrichi, ce ne pouvait être que la vieille toile vendue en secret à un passant pour sauver sa mère...

Et cette voix qui lui remuait si profondément toutes les fibres du cœur, n'était-ce pas celle de cette jeune fille, de cette bienfaitrice obscure — celle de Suzanne ?

Et ce nom à moitié prononcé vint expirer sur ses lèvres, comme la plus radieuse en même temps que la plus troublante des musiques...

La communion approchait.

La voix, qui venait de moduler les dernières notes de la touchante pastorale empruntée par le talent de Lambillotte au génie de l'auteur de *Guillaume Tell*, se tut.

Quelques lambeaux d'accord flottèrent encore un instant sous la profondeur sonore des voûtes.

Puis Maurice Flavigny vit passer à sa gauche, se dirigeant vers la table sainte, une grande jeune fille toute blonde, élégante et distinguée, modestement vêtue de noir, et dont la vue le fit tressaillir.

La jeune fille s'agenouilla, reçut la communion, puis vint se prosterner dévotement devant la crèche de l'Enfant-Jésus.

Quand elle releva la tête pour faire le signe de la croix, un léger cri lui échappa, et on la vit chanceler.

D'un bond Maurice Flavigny fut près d'elle et la soutint dans ses bras.

Quelques minutes après, on frappait à la porte du médecin, qui

accourait en toute hâte de son côté ; mais — on a deviné que c'était elle — bien inutilement en ce qui regardait Suzanne, la fraîcheur du dehors ayant complètement remis la jeune institutrice du choc soudain qu'elle avait éprouvé à la vue du tableau de Maurice.

Quand celui-ci et le cousin de Suzanne, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, leur surprise se traduisit par deux exclamations :

— Gustave !

— Maurice !

— Par quel hasard, grands dieux ?

— Moi ? j'habite Contrecoeur depuis un mois ; et toi, quand es-tu revenu d'Europe ?

— Mais j'arrive ce soir même.

— C'est incroyable ! Et qui t'attire ici ?

— Ma mère, parbleu, qui demeure avec... M<sup>lle</sup> D'Aubray, n'est-ce pas ? fit Maurice en s'inclinant du côté de la jeune fille.

— Chez Suzanne ?

— Oui, cousin, intervint l'institutrice ; cette dame aveugle dont je t'ai parlé !... il paraît que c'est la mère de monsieur.

— Vraiment ? Comme ça tombe ! moi qui dois aller lui donner des soins...

— En effet, à Paris, tu étais oculiste....

— Sans doute.

— Ah ! mon cher, si jamais...

— Je te comprends, sois tranquille. On travaillera de son mieux.

— Mais comment se fait-il ?...

— Qu'un spécialiste soit à Contrecoeur au lieu d'être à Montréal ? Des intérêts de famille, mon cher ; et puis la santé de ma femme à qui il faut l'air de la campagne — car je suis marié, mon bon, marié depuis six mois. Mais nous nous raconterons tout cela en route, car j'ai donné ordre d'atteler. Je vais reconduire Suzanne, et il y a naturellement place pour toi dans la voiture. Avec ta permission, cousine ?

— Mais... c'est un plaisir... Si toutefois, M. Flavigny...

— Ah ! Mademoiselle... croyez bien...

— C'est cela, en route ! interrompit Philippe Gendreau, qui, après s'être absenté un instant, venait de reparaitre sur le seuil de la porte, son fouet à la main, et avec son fidèle Achate sur les talons.

— En route ! répéta Marcel Benoît ; nos petites femmes attendent.

— Vous savez que nous réveillonnons tous ensemble, docteur, n'est-ce pas ? ajouta Philippe Gendreau ; c'est entendu !

— C'est entendu, docteur ! répercuta Marcel Benoît.

— Ah ! dame, fit le médecin, écoutez, s'il y a réveillon c'est autre

chose. Il faut attendre une seconde, alors ; j'aurai mon mot à dire dans cette affaire-là.

Un instant après on était en route.

En tête, Philippe Gendreau avec sa femme, traînés par un fringant poulain de quatre ans qui avait battu, aux dernières courses, tous les meilleurs trotteurs de Sorel.

Puis venaient les Benoît avec leur petite jument grise, qui, pour une "arisée" pouvait tenir tête à la plus vigoureuse bête de la paroisse.

Et, enfin, suivaient Suzanne et Maurice, avec le docteur, qui, bien que tirant un peu del'arrière, ne se laissait pas trop "dégrader".

Ce qui n'empêcha pas que les autres étaient déjà en train de se "décapoter", lorsque le jeune couple fit son entrée dans la maison d'école, suivi du cousin, qui, pour la première fois depuis son arrivée dans l'endroit, se trouvait à pareille fête.

Il portait un paquet, qu'il alla déposer dans un coin.

— Qu'est-ce que vous avez donc là, docteur ?

— Rien ; une petite surprise pour ma nouvelle patiente.

En entrant, la jeune institutrice avait couru embrasser la mère de Maurice.

C'était une habitude de tous les jours ; mais, soit grâce à la journée d'absence, soit pour autre cause, l'aveugle ne put s'empêcher de remarquer en elle-même, que " sa petite Suzanne " l'embrassait, ce soir-là, avec une effusion tout à fait particulière.

Mais n'insistons pas sur les détails.

— Oh ! la belle messe de minuit que j'avons eue, mame Flavigny ! s'écrièrent fermiers et fermières — Philippe Gendreau, Marcel Benoît, Lisette et Julie — en s'approchant de la table qui croulait presque sous les mets robustes et succulents de nos campagnes, rangés avec art par " la Louise " et la petite bonne de Suzanne, à côté des pyramides monumentales de croquignoles, saupoudrés de sucre blanc — le gâteau traditionnel sans lequel un réveillon de Noël ne saurait compter sur les bords du Saint-Laurent. \*

Et bientôt, au milieu des rires et des éclats de voix joyeuses, la bombance commença, après le bénédicité prononcé dévotement par l'aveugle sur cette table autour de laquelle venait de s'asseoir tout ce quelle aimait au monde.

— Oui, une belle messe de minuit ! fit le docteur. Avez-vous remarqué comme le curé paraissait tout particulièrement de bonne humeur ?

— Et quel beau chant ! ajouta timidement Maurice.

Suzanne leva les yeux sur lui.

Le peintre était assis auprès de sa mère; et à l'autre bout de la table, la jeune fille avait modestement pris place auprès de son cousin.

— Oui, oui, c'est parfait tout ça, s'écria Philippe Gendreau; mais on ne prend rien pendant ce temps-là, nous autres. Dites donc, les messieurs et les petites dames — sauf vot' respect, mame Flavigny — si on prenait une petite santé entre nous autres, ne serait-ce que pour avoir un petit speech de M. Maurice!

— Ça, c'est une idée! ne manqua pas d'appuyer Marcel Benoît, jamais en arrière lorsqu'il s'agissait de seconder les vues de son ami et candidat.

— Alors, intervint le docteur, se dirigeant du côté où il avait déposé son paquet en entrant, si c'est comme ça, en avant ma surprise!

Et il revint avec deux bouteilles cachetées, qui, quoi que le lecteur puisse en penser, n'eurent pas l'air trop dépaysées sur la table de cette pauvre maison d'école de Contreccœur.

— C'est, ma foi, du champagne! s'écria Maurice.

— Eh oui; du champagne, et du bon! fit le docteur en clignant de l'œil avec l'assurance d'un connaisseur.

— Un banquet alors?

— Les restes de celui que mes confrères carabins m'ont donné la veille de mes noces, mon fiston! C'est double fête.

Et le jeune médecin, après avoir fait sauter les bouchons et rempli les verres, leva le sien en s'écriant:

— Mes amis, à la santé, d'abord, de M<sup>me</sup> Flavigny; et puis, à celle de mon brave camarade Maurice, nouveau Messie, qui nous arrive, comme un enfant-Jésus, en pleine nuit de Noël!

— Noël! Noël! crièrent tous les convives en se levant et en choquant leurs verres, d'un côté de la table à l'autre.

Suzanne avait disparu.

Celui à qui l'on venait de porter un toast si cordial se leva à son tour, pendant que tous les autres reprenaient leurs sièges, et, après avoir vidé son verre:

— Mes amis, commença-t-il, d'une voix émue...

Il s'interrompit.

Une voix délicieuse, la même qui avait tant surpris le jeune peintre à son entrée dans l'église, une de ces voix qui partent du cœur et qui vont au cœur, une voix dont le timbre laissait comme transparaître on ne sait qu'elle fraîcheur d'émotion sereine, venait de se faire entendre dans une pièce voisine, soutenue par un petit mélodion dont les sons tremblants et doux se mariaient avec elle d'une façon charmante.

La voix chantait :

*Nouvelle agréable !*

Aux dernières notes du joyeux couplet, les applaudissements éclatèrent de tous côtés.

— Noël ! Noël ! cria-t-on de nouveau.

Maurice embrassait sa mère qui pleurait.

Suzanne était revenue prendre sa place à table à côté de son cousin tout ému lui-même, et baissait la tête en rougissant un peu sous le regard profondément attendri dont le fils de M<sup>me</sup> Flavigny venait de l'envelopper des pieds à la tête.

Un courant d'effluves mystérieux flottait dans l'air.

En une minute, deux cœurs venaient de s'échanger, dans cette entente muette et inconsciente de deux êtres intelligents et bons, pacte sacré que l'ange des amours saintes va signer devant Dieu un sourire sur les lèvres.

Maurice voulut reprendre la parole :

— Mes amis, dit-il, vous venez de boire à la santé de ma mère et à la mienne...

Il fut interrompu de nouveau.

— Attendez, j'en suis ! s'écriait la voix joyeuse d'un nouvel arrivant.

Une exclamation générale de surprise répondit :

— Monsieur le curé !...

Et tout le monde se leva respectueusement devant le pasteur aimé et vénéré de la paroisse.

— Oui, fit celui-ci, qui tenait sous son bras un objet d'assez grandes dimensions ; oui, madame Flavigny, oui mademoiselle Suzanne, c'est moi, qui viens vous demander la permission de me mêler un instant à votre joie.

— Bravo ! bravo ! monsieur le curé ! Venez vous mettre à table avec nous.

— Certainement, mes enfants ; mais d'abord, permettez-moi d'apporter ma quote-part à la réjouissance générale.

Et le bon curé étala, aux yeux de tous, l'objet qu'il portait sous le bras, et qui n'était autre que la copie du Murillo peinte avec tant de soin par Maurice, et qui avait figuré le soir même à la crèche de Noël, dans l'église de la paroisse.

— Mon Enfant-Jésus ! s'écria Suzanne hors d'elle-même. Mon Enfant Jésus !... Oui, c'est bien lui ; je n'avais pas rêvé... Et tout neuf !... tout rajeuni ! tout rayonnant !... Comment se fait-il donc ?..

— Mademoiselle, dit le bon curé, on vient de m'apprendre qu'il y a pour vous un grand souvenir et une touchante histoire de dévouement attachés à cette charmante peinture; vous méritez qu'elle vous revienne, et j'ai tenu à honneur de vous la présenter moi-même dès ce soir. La paroisse vous doit bien cela pour les services précieux et gratuits que vous rendez à notre église, d'un bout de l'année à l'autre, comme organiste et cantatrice.

— Noël ! Noël ! recommencèrent toutes les voix, pendant que Suzanne, les mains jointes, et encore sous le coup de la surprise, disait :

— Monsieur le curé, parlez ! ce n'est pas un rêve que je fais ; c'est un miracle, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, un miracle de savoir faire. Demandez à mon nouveau paroissien, M. Maurice Flavigny.

La jeune fille se tourna lentement et rendit au jeune homme le long regard dont il l'avait caressée un instant auparavant.

Après s'être devinés, ils se comprenaient.

La plus suave des émotions emplissait désormais leurs deux âmes.

— Voyons, à table ! à table ! s'écria Philippe Gendreau ; nous ne faisons que commencer.

Une autre voix répondit :

— A table !

Pas besoin de demander si c'était celle de Marcel Penoit.

— Monsieur Flavigny, je bois à votre heureux retour parmi les vôtres ! fit le bon curé en vidant le verre que venait de lui offrir le jeune médecin ; que Dieu vous bénisse dans vos voies, et qu'il vous garde toujours digne de la sainte mère qu'il vous a donnée !

— Merci, monsieur le curé, pour ces bons souhaits, dit Maurice Flavigny, en prenant la parole sur un ton tout particulièrement grave ; je vais essayer de m'en montrer digne, dès l'instant.

Et, quittant son siège, il alla déposer devant la jeune institutrice, une enveloppe blanche, en disant :

— Mademoiselle, cette enveloppe contient un mandat de crédit sur la Banque de Montréal pour dix mille dollars ; c'est une somme que je vous restitue.

— Hein !

— Quoi ?

— Comment ?

— Dix mille piastres !

— Voyons, ce n'est pas possible.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, mes amis, répondit Maurice, que l'original du tableau que vous venez de voir, appartenait à Mademoiselle; que c'était l'œuvre d'un grand maître; qu'il m'était tombé entre les mains d'une façon fortuite et pour ainsi dire providentielle; que je l'ai vendu dix mille dollars; et que j'en remets tout simplement le prix à qui de droit.

— Mais, Monsieur, fit Suzanne, que ces assauts multipliés avaient rendue toute pâle et toute nerveuse, vous ne me devez rien. Ce tableau ne m'appartenait plus; je l'avais vendu.

— Oh! non, Mademoiselle, vous ne l'aviez pas vendu; comme un bon ange que vous êtes, vous aviez sacrifié cette relique de famille qui vous était chère, pour venir au secours de ma pauvre mère malade et délaissée.

— Qu'importe, Monsieur! Même en supposant un acte aussi charitable de ma part, je ne puis m'attribuer la propriété d'un objet sur lequel j'ai perdu tout droit de réclamation.

— Mademoiselle...

— Non, Monsieur, je ne puis prendre cet argent, fit Suzanne en remettant l'enveloppe au jeune homme. Il n'est pas à moi.

— Alors, tiens, mère! fit Maurice en mettant la traite entre les mains de l'aveugle; donne-lui cela toi-même, puisqu'elle ne veut rien accepter de moi...

— Maurice, tu es digne de ton père! dit solennellement la pauvre aveugle.

Et s'adressant à Suzanne :

— Ma fille, dit elle, Suzanne, mon enfant, accepte cette somme; elle est à toi; c'est la prédiction de ta grand'maman qui s'accomplit: tu te souviens, ce tableau devait te porter bonheur. Tu as pris soin de moi, tu m'as soulagée dans ma détresse, tu as veillé à mon chevet, tu m'as sauvé la vie; Dieu t'en récompense par la main de mon fils, et par l'intermédiaire inconscient de l'objet même dont ta charité s'était servie. Prends cet argent!

— Non, Madame, inutile d'insister, fit Suzanne inébranlable. Cet argent n'est pas à moi!

— Mais il t'est dû.

— Madame Flavigny, si j'avais quelque titre à votre reconnaissance, ce ne serait pas une raison pour moi, n'est-ce pas, d'accepter le paiement d'un service rendu?

— Et moi, Mademoiselle, intervint Maurice, je ne saurais garder cet argent qui vous appartient. M'enrichir au prix de votre sacrifice — à vous à qui je dois tant — ce serait une lâcheté qui me rendrait méprisable à mes propres yeux. Acceptez, je vous en prie... Suzanne! dit-il.



Et il s'arrêta, tout bouleversé d'avoir osé prononcer ces deux syllabes qui n'avaient fait encore que monter de son cœur pour expirer sur ses lèvres.

— Acceptez, insista-t-il, pour votre bonheur et le nôtre !

— Impossible, monsieur Maurice, répondit la jeune fille en se cachant la tête dans ses mains. Cet argent est à vous ; je ne l'accepterai jamais... jamais...

Maurice laissa tomber ses deux bras, et jeta les yeux autour de lui, découragé.

Que faire ?

— Voyons, monsieur le curé, parlez ! supplia la pauvre aveugle.

Les deux jeunes gens étaient debout, l'un en face de l'autre, les yeux baissés, confondus dans le même embarras, aussi perplexes qu'affligés devant cette fortune inespérée qui leur tombait du ciel, et qu'ils ne pouvaient toucher, ni l'un ni l'autre, sans capitulation de la conscience et du cœur.

— Monsieur le curé, voyons... firent ensemble tous les assistants.

— Dame, mes bons amis, dit le saint prêtre, le cas est bien embarrassant... Cependant, puisque Dieu leur envoie cette aubaine, il doit y avoir un moyen... Au fait il y aurait un moyen... mais...

— Monsieur le curé, je vous comprends, interrompit joyeusement le jeune médecin. Vous l'avez trouvé, le moyen ! Il n'y en a point d'autre... Et si M<sup>me</sup> Flavigny avait par hasard la moindre velléité de me demander la main de ma cousine pour son fils, après ce que j'ai remarqué chez moi, le long de la route et ici, je lui donne ma parole d'honneur que j'irais "mettre les bans à l'église" avant la quinzaine.

— Et je vous garantis que cela ne vous coûterait pas cher, dit le curé.

— J'en accepte votre parole, monsieur l'abbé ; quant à moi, je n'aurai qu'une condition à imposer : c'est que, pour éviter tout nouveau conflit d'intérêt, les futurs époux soient en communauté de biens.

— Bravo ! Noël ! Noël !...

Les deux enfants étaient si confus qu'ils n'osaient pas lever les yeux l'un sur l'autre.

L'aveugle, toute tremblante, étendit les deux bras vers Suzanne, qui s'y précipita en sanglotant.

Maurice mit un genou en terre.

Et, pendant que Lisette, Julie, "la Louise" et la petite bonne se passaient le tablier sur les yeux, il saisit la main de Suzanne et y déposa un long et ardent baiser.

— Bénissez-les, monsieur le curé, disait la bonne mère en essuyant elle aussi ses pauvres yeux éteints. Bénissez-les, vous qui pouvez les voir !

Et, pendant que le vieux curé levait ses longues mains blanches au-dessus des deux jeunes fronts inclinés, le médecin — qui, à la dérobee, avait plus d'une fois examiné les prunelles de la malade — s'approcha d'elle, et lui dit à l'oreille :

— Vous les verrez, vous aussi, dans quelques semaines, madame Flavigny, prenez-en ma parole de médecin spécialiste !

Le petit tableau devait porter bonheur à tout le monde...

Et si quelqu'un eût, à ce moment-là, passé sur la route, en face de la vieille maison d'école de Contrecoeur, il eût sans doute entendu, mêlées à de bien joyeux éclats de rire, des voix jeunes et vieilles, claires et sonores, qui criaient :

— Noël, Noël !

— Nous en ferons un conseiller ! disait Philippe Gendreau.

— Un maire ! s'écriait Marcel Benoît, qui, pour la première fois, se permettait de différer d'opinion avec son ami.

.....  
Maurice Flavigny n'a pas été maire de Contrecoeur.

Il a préféré devenir peintre en vogue à la Nouvelle-Orléans, où il travaille sous les regards toujours tendres de sa femme, en face du petit Murillo qui lui rappelle de si chers souvenirs, à côté de sa vieille mère, qui, grâce au cousin de Suzanne, a pu montrer à lire à toute une génération de petits Canadiens aussi robustes qu'intelligents.

LOUIS FRÉCHETTE.



## CHRONIQUE DU MOIS.

---

Les crises ministérielles paraissent être à l'ordre du jour dans le nouveau monde comme dans la vieille Europe. Le Canada n'en a pas été exempt. Hâtons-nous de dire que, chez nous, ces crises n'ont été causées par aucun bouleversement politiques et qu'elle, n'ont produit d'autres effets que des changements partiels dans le personnel de notre cabinet fédéral et de notre administration provinciale.

Le 25 novembre dernier, le gouverneur général annonçait officiellement qu'il avait reçu une lettre de Sir John Abbott, actuellement en Europe, l'informant que l'état de sa santé le forçait de résigner ses fonctions de premier-ministre du Canada.

Agissant d'après l'avis de Sir John Abbott, Son Excellence a aussitôt appelé Sir John Thompson et l'a chargé de former un nouveau ministère.

Cet événement n'était pas imprévu. Il était bien connu que le grand âge de Sir John Abbott et son faible état de santé ne lui permettraient pas de porter beaucoup plus longtemps le lourd fardeau du gouvernement fédéral.

Quant à son successeur, il n'y avait qu'une voix dans tout le pays sur les mérites transcendants de Sir John Thompson, et sa valeur incontestable le désignait depuis longtemps au poste éminent qu'il remplit aujourd'hui.

Déjà, à la mort du vieux chef Sir John Macdonald, son nom était venu sur toutes les lèvres, et il avait été le premier appelé auprès du représentant de la couronne.

Que s'est-il passé dans cette entrevue? Cela est resté un secret; mais M. Abbott fut chargé de former un cabinet.

Ce fut une surprise générale et un désappointement pour la plupart. On attribua, non sans raison probablement, cette décision de l'exécutif aux difficultés inhérentes à la question de religion que menaçait de faire surgir le choix de Sir John Thompson.

Celui-ci, en effet, est non seulement un catholique, ce qui suffisait à lui aliéner les sympathies de la faction toujours trop nombreuse

des protestants intolérants, mais encore un converti, ce qui paraît être un crime impardonnable aux yeux de la plupart des orangistes.

Il parut sans doute de bonne politique d'habituer graduellement l'opinion protestante à l'idée d'un premier-ministre catholique, et Sir John Abbott fut choisi pour opérer la transition.

Membre du Sénat, celui-ci ne pouvait représenter le gouvernement dans le parlement qu'à la chambre haute, et c'est M. Thompson qui fut le *leader* de la majorité aux communes, remplissant ainsi virtuellement les fonctions de premier-ministre.

Durant les dix-huit mois qu'il a occupé la position de premier ministre, Sir John Abbott ne s'est pas montré dépourvu de tact et d'habileté politique.

Succéder immédiatement à un chef de la valeur de Sir John Macdonald était une tâche redoutable de nature à effrayer les plus audacieux.

On prédisait alors de tous côtés l'éparpillement du parti conservateur que seule, disait-on, la main ferme et expérimentée de Sir John Macdonald pouvait maintenir dans une cohésion apparente et effective, sinon toujours cordiale.

Contrairement à ces pronostics de malheur, le nouveau chef du gouvernement réussit à maintenir la discipline dans le parti conservateur, qu'il a laissé aussi fort qu'il l'avait pris, aussi nombreux au parlement, et, si l'on en juge par les élections partielles qui ont été nombreuses pendant son administration, aussi populaire dans le pays.

L'esprit élevé et éclairé de son successeur, son intégrité reconnue, son expérience des affaires et ses talents éminents font de lui un homme d'État sérieux dont on peut attendre avec confiance une bonne administration.

Dans l'avènement d'un catholique à la direction du gouvernement d'une colonie anglaise, on doit voir avec bonheur un signe évident du changement qui s'est opéré dans les esprits à la fin de ce siècle et il faut souhaiter que ce soit, en particulier pour le Canada, l'aurore d'une ère de tolérance religieuse, désirable partout, mais surtout indispensable à la prospérité et à la paix d'un pays comme le nôtre, où toutes les croyances se partagent la population.

La formation du nouveau ministère n'était pas chose facile. Outre le grand nombre d'ambitions à satisfaire, de services et de mérites à récompenser, il fallait encore tenir compte des susceptibilités des diverses provinces et surtout des diverses races. Le

cabinet, pour rallier la majorité, doit reproduire dans sa composition, celle de la population. En assembler les divers éléments sur une telle base n'est certainement pas le moyen de le rendre homogène; mais le peuple canadien ne l'est pas davantage, et la science du gouvernement consiste à tenir compte des hommes et des circonstances tels qu'ils sont, et non tels qu'ils devraient être.

En dépit de toutes ces difficultés, Sir John Thompson réussit à former un cabinet dans l'espace de huit jours.

Un changement important s'est opéré dans le personnel des ministres représentant notre province. L'honorable M. Chapleau est sorti du cabinet pour devenir lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et l'honorable M. Angers, dont le terme était expiré, est entré dans le ministère fédéral et au sénat.

Scrupuleusement intègre, rompu aux luttes parlementaires et familier avec les secrets de la carrière administrative, notre ex-lieutenant-gouverneur fera honneur à sa paroisse et rendra d'éminents services dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

Des raisons multiples motivaient la sortie de M. Chapleau. Depuis plusieurs années, comme il l'a dit à ses électeurs de Terrebonne, il lutte contre une cruelle maladie qu'il lui était impossible de vaincre au milieu des occupations absorbantes du rude métier de la politique. Ensuite son nom avait été mêlé à tous les bruits de dissensions au sein du cabinet fédéral, et il avait été pour M. Abbott la cause de plus d'un embarras sérieux. Le chef du gouvernement a sans doute cru faire en même temps deux actes de bonne administration, d'abord en éliminant du cabinet fédéral un élément qui ne devait pas contribuer à y produire l'harmonie, et ensuite en récompensant un homme politique d'une valeur incontestable et qui a rendu de longs et précieux services à son parti,

Cette nomination devait avoir son contre-coup dans le gouvernement de notre province.

\* \* \*

Il était bien connu, dans les cercles politiques, que, depuis longtemps MM. de Boucherville et Chapleau n'étaient pas dans les meilleurs termes. Un antagonisme latent existait entre eux depuis le coup d'État de 1878. On se rappelle que M. Chapleau supplanta M. de Boucherville après le renversement du ministère Joly, en octobre 1879. Dans la refonte du gouvernement conservateur sous sa direction, M. Chapleau laissa dans l'ombre M. de Boucherville.

Bientôt l'administration du nouveau gouvernement provincial devint telle, qu'elle nécessita une opposition vigoureuse de la part

des éléments sains du parti. M. de Boucherville se rangea du côté de ceux qui combattaient le Sénécisme, c'est-à-dire les actes de corruption administrative dont la province fut alors témoin et victime.

Dans l'affaire de la vente du chemin de fer du Nord en particulier, M. de Boucherville fit à M. Chapleau une opposition ouverte et énergique.

Sous le coup de ces attaques formidables et méritées, M. Chapleau crut prudent de se réfugier au ministère fédéral ; mais il emportait dans sa retraite le souvenir cuisant des luttes récentes.

Le mouvement national que fit surgir l'exécution de Riel retrouva les deux antagonistes dans des camps opposés, et le succès du parti national dans la province ne fit qu'accentuer davantage la scission entre les deux anciens premiers-ministres.

Aussi, lorsque, le 16 décembre de l'année dernière, le lieutenant-gouverneur Angers appela M. de Boucherville au pouvoir, ne fut-on pas surpris d'entendre blâmer ce choix par M. Chapleau. Après avoir prononcé un discours à Ste-Thérèse, celui-ci partit pour la Floride, laissant le nouveau cabinet à ses propres forces, dans une lutte sans précédents.

La victoire n'en fut pas moins complète et M. Chapleau apprit, pour la première fois, que l'on pouvait gagner sans lui, sinon contre lui, de grandes batailles électorales.

Cet état de choses, que nous avons dû résumer à grands traits pour l'intelligence de la situation, n'était pas de nature à rendre M. de Boucherville favorable à la nomination de M. Chapleau au poste de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Il prit aussitôt et annonça ouvertement son intention de se démettre dès que le nouveau représentant de la couronne entretrait en fonctions.

Toutes les instances pour le faire revenir sur cette détermination furent vaines. M. de Boucherville ayant appris par expérience que ses vues et ses méthodes administratives diffèrent radicalement de celles de M. Chapleau, il n'a pas voulu lui imposer ses conseils ni provoquer, dans un avenir plus ou moins rapproché un conflit qu'il entrevoyait inévitable.

Après quelques instances pleines de courtoisie, mais évidemment inutiles, pour le retenir au pouvoir, le nouveau lieutenant gouverneur accepta sa démission.

Dès les premiers bruits précurseurs de cet événement, la voix publique avait désigné pour succéder à M. de Boucherville, l'hon. L. O. Taillon, député de Chambly et ministre sans portefeuille. Ce

fut aussi M. Taillon qui fut recommandé par le premier ministre démissionnaire et c'est lui qui fut immédiatement chargé de former un nouveau cabinet.

Malgré ses répugnances bien connues pour la carrière politique, M. Taillon ne crut pas pouvoir décliner la tâche ardue qu'on lui offrait. Il accepta, reforma aussitôt le gouvernement en invitant tous ses anciens collègues du cabinet à reprendre leurs portefeuilles respectifs.

Le seul changement accompli est donc le remplacement de M. de Boucherville par M. Taillon.

La retraite de M. de Boucherville a été très diversement appréciée. Beaucoup de ceux qui l'ont regrettée n'y ont vu qu'un acte de regrettable faiblesse ou de découragement. Nous aimons mieux l'attribuer à un sentiment de dignité peut-être exagéré, mais assurément très respectable.

Nous sommes malheureusement trop habitués à voir nos hommes politiques se cramponner au pouvoir au mépris de toute dignité, pour ne pas admirer un acte de désintéressement comme celui dont nous venons d'être témoins.

M. Taillon a des adversaires politiques, mais on ne lui connaît pas d'ennemis dans tout le pays. L'aménité de son caractère, sa cordialité sans affectation, sa réputation méritée de droiture et d'intégrité lui ont conquis l'estime générale. Orateur facile et agréable, rompu aux usages et aux règles parlementaires, d'un jugement droit et sain, aussi ennemi de la routine et des mesures rétrogrades que des innovations fin de siècle et des aventures, sincèrement et pratiquement chrétien, M. Taillon réunit incontestablement toutes les qualités désirables dans le chef d'un gouvernement comme celui de notre province. L'œuvre de relèvement à laquelle il a puissamment contribué est à peine commencée, et il lui appartient désormais de diriger le mouvement de restauration d'où dépend l'avenir de notre province et de notre nationalité distincte.

Espérons qu'il ne faiblira pas à la tâche et qu'il saura l'accomplir jusqu'au bout, en dépit des nombreux obstacles semés sur sa route.

\* \* \*

La grave question des écoles séparées, au Manitoba est entrée dans une nouvelle phase.

On sait que le jugement du Conseil Privé d'Angleterre — le plus haut tribunal de l'Empire britannique — déclarant constitutionnelle la loi scolaire Greenway-Martin, est basé sur une rédaction

défectueuse de la constitution du Manitoba. La section relative aux écoles stipule qu'elles devront continuer à exister telles qu'elles étaient en 1870, à l'époque de l'entrée de cette province dans la Confédération Canadienne. *By practice*, telle est l'expression employée. Or, à cette époque, il n'existait dans cette partie du pays aucun système d'écoles publiques. Les catholiques avaient leurs écoles paroissiales qu'ils maintenaient à leurs frais. Les protestants en faisaient autant pour les leurs.

Le Conseil Privé part de là pour dire que la loi Greenway ne change rien, en réalité, à l'état des choses existant en 1870. Que les catholiques jouissent maintenant comme alors de la faculté d'avoir leurs écoles séparées, à charge d'en supporter eux-mêmes les dépenses, et que la lettre de la constitution n'enlevant pas à la législature manitobaine le droit d'établir légalement un système d'écoles publiques non confessionnelles, tous les contribuables, sans distinction de croyances, peuvent être taxés pour le maintien de ces écoles.

Au point de vue strictement légal, la décision du Conseil Privé est peut-être correcte ; mais tout le monde sait ici qu'elle n'est pas conforme à l'esprit de la constitution. L'intention de ceux qui ont rédigé cet acte est évidente pour tout homme de bonne foi au courant des circonstances qui ont précédé et accompagné l'admission du Manitoba dans la Confédération.

Plusieurs de ceux qui ont posé les conditions de cette entrée du territoire de la Rivière-Rouge dans la famille canadienne sont encore vivants, et le plus important de ces précieux témoins est le vénérable archevêque de Saint-Boniface.

L'une des conditions essentielles au consentement des catholiques, qui constituaient à cette époque la très grande majorité de la population de ces contrées, était le maintien de leurs droits à leurs écoles séparées, et ce serait certainement violer le pacte conclu alors, que de forcer aujourd'hui les catholiques à contribuer par le paiement de leurs taxes au maintien d'écoles où ils ne peuvent consciencieusement envoyer leurs enfants.

De leur côté, les protestants, qui ont pour eux la lettre de la constitution telle qu'interprétée par le Conseil Privé, veulent maintenir leur loi scolaire au mépris de l'équité.

A ces difficultés, qu'augmentent encore les susceptibilités religieuses et nationales, le gouvernement croit trouver une solution en demandant à la Cour Suprême de rechercher par une enquête juridique quelle a été réellement, sur ce point, l'intention de ceux qui ont rédigé la constitution du Manitoba et d'en rétablir le texte,



s'il y a lieu, de manière à le mettre d'accord avec l'esprit qui a présidé à son adoption.

Il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas le gouvernement qui est responsable de la rédaction défectueuse, cause première de toute la difficulté. Il faut lui savoir gré de chercher à faire la pleine lumière sur cette question. Ce ne sont certes pas les catholiques qui doivent craindre cette lumière. Forts de leurs droits, ils ne peuvent que la désirer.

\* \* \*

Le triomphe de M. Cleveland aux récentes élections présidentielles des Etats-Unis a, pour le Canada, presque autant que pour la république américaine, une signification et une portée d'une très haute importance.

Il ne comporte pas seulement un changement de personnel dans l'administration, mais, ce qui est autrement sérieux, un changement de régime économique chez nos voisins.

Ce qui ressort surtout du verdict populaire, est la défaite écrasante, la condamnation sévère du McKinleyisme, c'est-à-dire de la protection à outrance. C'est la victoire du peuple obéré sur le monopole, des exploités sur les exploités, du travail peu rémunérateur sur le capital trop productif.

Proportionner les droits d'entrée sur les produits étrangers aux besoins de l'administration, à ceux de l'industrie et surtout aux nécessités des consommateurs : tel est le programme du nouvel élu.

Pour la première fois dans les annales des Etats-Unis, un tiers-parti a joué un rôle important dans les élections présidentielles, et ce parti est celui des cultivateurs.

La " farmers' alliance " a remporté trois Etats et fait sentir sa grande influence dans beaucoup d'autres.

Les plaintes fort légitimes des cultivateurs, les seuls de tous les citoyens américains qui ne fussent pas protégés par le tarif, n'avaient pas été jusqu'ici entendues de l'électorat subjugué par les arguments sonnans du monopole coalisé pour garder le pouvoir et continuer le système qui lui procurait ses millions.

Mais les griefs isolés ont fini par prendre un corps. Les cultivateurs ont compris que l'union seule fait la force. Ils se sont organisés et ont fondé cette " alliance " qui vient de démontrer sa puissance.

C'est une leçon dont devront profiter et nos gouvernants et nos cultivateurs; car le même mal existe chez nous, bien qu'à un degré moindre.

Le parti démocrate n'a pas seulement remporté le siège présidentiel. Ce serait peu, si l'exécutif n'était pas appuyé par la majorité du congrès, comme cela est arrivé lors du premier passage de M. Cleveland à la présidence. La majorité hostile du sénat l'a empêché de réaliser alors les réformes qui composaient son programme.

Cette fois, la victoire est plus complète qu'en 1884. La chambre des représentants sera démocratique à une grande majorité. Quant au sénat, la majorité républicaine, si elle ne disparaît pas tout à fait, sera tellement réduite que les représentants du tiers-parti tiendront la balance du pouvoir, et l'on sait qu'en matière de tarif surtout, ils font cause commune avec les démocrates.

Avec un tel congrès, M. Cleveland va enfin être en mesure d'exécuter son programme de réformes, et nous en ressentirons tous les premiers les bons effets, car le nouveau président et son parti se sont formellement engagés à rappeler la loi McKinley dirigés surtout contre nos cultivateurs, qui en souffrent beaucoup.

Les négociations entre notre gouvernement et celui de Washington pour la conclusion d'un traité de commerce en deviendront plus faciles, et tout permet d'espérer qu'animés de part et d'autre de sentiments bienveillants, les deux gouvernements en arriveront à un arrangement favorable aux deux nations.

\* \* \*

En France, la mollesse de l'administration à l'égard des socialistes dans l'affaire de la grève de Carmaux, l'explosion d'indignation qui a suivi celle de la bombe de la rue des Bons-Enfants et surtout l'émoi général causé par les révélations de corruption effrénée dans les régions administratives, à propos de l'affaire de Panama, ont scellé le sort du ministère Loubet.

M. Brisson ayant essayé en vain de former un cabinet, M. Ribot a répondu à l'appel du président Carnot, et finalement opéré un replâtrage ministériel qui n'offre pas grande garantie de solidité. Il serait déjà tombé, si, après quelques hésitations, il ne s'était enfin décidé à se rendre aux désirs manifestes de la chambre et du pays de faire la lumière complète dans cette triste affaire de Panama.

M. Delahaye qui, le premier, a eu l'honneur de dénoncer du haut de la tribune française cette fraude gigantesque, l'a dit avec raison : "Panama, c'est le mal qui a gagné tout le corps social, parce que les gouvernants l'ont laissé se développer; c'est la curée au grand soleil de la fortune des citoyens par des hommes ayant mission de la protéger et de la défendre."

L'indignation, en France, est tellement grande en ce moment, que la république n'a jamais couru de plus grands dangers depuis 1870, et que la restauration monarchique serait chose facile, si le parti royaliste ne s'était pas si fâcheusement compromis dans l'aventure boulangiste.

Si se révélait en ce moment un homme supérieur, il rallierait immédiatement à lui tous les esprits, et serait bientôt maître des destinées de la France.

Les principaux directeurs de la Compagnie ont été arrêtés et passeront en cour d'assises. La commission de 33 députés, nommée pour faire l'enquête en cette affaire, continue ses travaux. Beaucoup d'autres arrestations sont imminentes et des révélations nouvelles se succédant chaque jour, l'émotion devient de jour en jour plus intense.

En Allemagne, la loi militaire est toujours le grand sujet des débats du Reichstag. L'Empereur veut absolument la faire adopter, mais les Allemands, déjà ruinés par le militarisme, ne paraissent pas pressés d'ajouter encore à leur fardeau. Le chancelier de Caprivi a voulu se démettre, mais Guillaume ne l'a point souffert. Il dissoudra plutôt le Reichstag.

En attendant, le socialisme fait des progrès rapides en Allemagne et le jeune empereur aux allures autocratiques doit sentir gronder le volcan sous son trône.

Il est maintenant avéré que Bismarck a précipité la guerre de 1870, en faussant une dépêche officielle envoyée à tous les cabinets européens. Le vieux cynique n'en fait pas mystère et il paraît plutôt enclin à s'en vanter.

Il lui fallait une guerre, a-t-il dit, pour lui permettre de consommer l'union germanique, et si ce prétexte lui avait fait défaut, il en aurait trouvé un autre.

C'est ainsi que les troupeaux humains sont conduits à la boucherie pour satisfaire les visées ambitieuses de certains hommes d'État.

En Italie, le peuple écrasé par les impôts toujours croissants, commence aussi à regimber contre le militarisme et la triple alliance qui lui a aliéné la France, avec laquelle se faisait autrefois la plus grande partie du commerce italien aujourd'hui dans le marasme.

Mais le roi Humbert a les mains liées, et lui aussi se voit forcé de charger encore la soupape de sûreté de la machine gouvernementale, au risque de la faire éclater, ce qui arrivera infailliblement si la pression continue.

L'Europe armée jusqu'aux dents, c'est, en attendant l'explosion inévitable, un combat à coups de millions engagé entre toutes les

puissances. Dans cette lutte, la France féconde, travailleuse et économe a manifestement le dessus, et elle peut ruiner ses concurrents et ses rivaux tout en restant une nation riche et prospère.

La campagne du Dahomey vient de se terminer par la prise d'Abomey, la capitale, et la fuite du roi Behanzin. Le colonel Dodds, devenu général, a conduit habilement cette expédition qui a démontré la supériorité de l'arme française, le terrible fusil Lebel. Reste à savoir ce que fera la France de ces vastes contrées où fleurissaient l'esclavage et la plus atroce barbarie.

\* \* \*

